

Université de Montréal

Du blogue au livre. Réflexions sur la nature générique du blogue

par

Éric Vignola

Département des littératures de langue française

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté au Département des littératures de langue française

en vue de l'obtention du grade de maîtrise

en Littératures de langue française

Juillet 2009

© Éric Vignola, 2009

Université de Montréal
Faculté des études supérieures et postdoctorales

Ce mémoire intitulé :
Du blogue au livre. Réflexions sur la nature générique du blogue

présenté par :
Éric Vignola

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Benoît Melançon
Michel Pierssens
Marie-Pascale Huglo

RÉSUMÉ

Internet change notre manière de traiter l'information. Il change aussi les discours de tous les jours. De plus, des gens ont commencé à écrire, sur le web, des textes qui se sont imposés par la suite au milieu éditorial.

Quel impact Internet a-t-il sur la littérature ? Je me sers de mon corpus (*Les chroniques d'une mère indigne* de Caroline Allard, *Un taxi la nuit* de Pierre-Léon Lalonde et *Lucie le chien* de Sophie Bienvenu) pour répondre à cette question : je cherche à démontrer que le blogue constitue un nouveau genre littéraire.

Internet, d'abord, marque matériellement ce nouveau genre. Ensuite, que le blogue soit présenté sur le web ou dans un livre, il fonctionne essentiellement à partir d'*anecdotes* qui tournent autour d'un *thème* central, défini par un blogueur qui se met en scène en tant que *personnage*.

Ces caractéristiques du blogue permettent de le comparer à deux genres qui lui ressemblent : le journal intime et l'essai.

Le blogue est différent du journal intime à plusieurs points de vue, les plus importants étant le thème développé dans le blogue et le personnage que le blogueur construit. Par ailleurs, il ne peut être considéré comme un type d'essai : son caractère fortement anecdotique lui confère une visée plus narrative et un blogueur ne réfléchit pas sur le monde de la même manière qu'un essayiste.

Bref, le blogue est un genre à part entière, tout jeune, qui se distingue suffisamment du journal intime et de l'essai pour être étudié avec des outils spécifiques.

MOTS CLÉS

Blogue, Internet, essai, journal intime, hypertexte, anecdote, études génériques.

SUMMARY

Internet changes our way of processing information. It also changes everyday discourses. As well, people started to write, on the web, texts that eventually made their way into the editorial business.

What impact has Internet on literature? I use my corpus (*Les chroniques d'une mère indigne* by Caroline Allard, *Un taxi la nuit* by Pierre-Léon Lalonde and *Lucie le chien* by Sophie Bienvenu) to answer that question : I try to demonstrate that the blog is a new genre.

Internet, first, influences the materiality of this new genre. Then, whether a blog is read on the web or in a book, it relies essentially on *anecdotes* organised around a central *theme*, chosen by a blogger who puts himself on the spot as a *character*.

Those particularities allow me to compare the blog to two other genres that are similar to it: the diary and the essay.

The blog is different from the diary in many ways, the most important being the theme developed in the blog and the character the blogger builds. At the same time, it cannot be confused with the essay: its very anecdotic nature gives it a more narrative dimension and a blogger doesn't think the world the same way an essayist does.

In brief, the blog is a unique genre, very young, that is different enough from the diary and the essay to be studied with different tools.

KEY WORDS

Blog, Internet, essay, diary, hypertext, anecdote, genre studies.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	1
Chapitre I : Typologie du blogue	7
L'importance du média	9
Le passage du papier	25
Une affaire de thème et d'anecdotes	41
Chapitre II : Le blogue, un journal intime en ligne ?	50
L'intimité des diaristes, celle des blogueurs	53
L'intériorité du diariste, l'extériorité du blogueur	57
Le détail du quotidien	60
Un personnage commun ?	64
<i>Je</i> écrit le journal	67
La vision de « l'autre »	69
Le rythme du blogue	70
L'édition d'un journal, celle d'un blogue	73
Le blogue, un journal intime en ligne ?	76
Chapitre III : Le blogue, un type d'essai ?	78
L'essai (<i>essayer</i>)	82
L'objet de l'essayiste	86
Le sujet de l'essayiste	91
L'essai, un genre recueilli ?	96
Le destinataire de l'essai	103
Conclusion	107
Bibliographie	112

LISTE DES ABRÉVIATIONS

LC

Sophie Bienvenu. *Lucie le chien*, Québec, Éditions du Septentrion, coll. « Hamac-carnets », 2007.

MI

Caroline Allard. *Les chroniques d'une mère indigne*, Québec, Éditions du Septentrion, coll. « Hamac-carnets », 2007.

TN

Pierre-Léon Lalonde. *Un taxi la nuit*, Québec, Éditions du Septentrion, coll. « Hamac-carnets », 2007.

À tous ceux et celles qui,
à un moment ou à un autre de l'histoire,
se sont battus pour convaincre les humains
que l'avenir était en train d'arriver.

REMERCIEMENTS

Je remercie tous les gens qui n'ont jamais pensé que je ne viendrais jamais à bout de ce mémoire.

Je remercie également Benoît Melançon pour sa rigueur et son humour.

INTRODUCTION

On dit qu'Internet change tout : notre manière de traiter l'information, les rapports entre les êtres, le monde du travail, le commerce, etc. Il change notamment le discours de tous les jours ; par exemple, nous envoyons des courriels pour remplacer les lettres et, parfois, les coups de téléphone. Dans cette révolution de la communication, le discours littéraire n'est pas épargné. Les différents acteurs de la littérature ont pris d'assaut cette nouvelle manière de transmettre de l'information. Les auteurs, d'abord, ont publié des textes sur le web (Claude Jasmin, Christian Mistral, Josée Blanchette¹). Puis, les éditeurs se sont mis à vendre des versions numériques des livres (sur NumiLog², entre autres plateformes). Les producteurs de revues littéraires se sont créés des sites web afin de promouvoir leur produit (*Spirale*³, *Liberté*⁴). Les critiques de livres suivent le courant journalistique actuel : leurs textes se retrouvent souvent sur le web. On pourrait ajouter beaucoup d'exemples à cette liste, comme les éditions Poètes de brousse qui utilisent Facebook pour promouvoir leurs lectures publiques⁵ ou les groupes de recherches universitaires qui se dotent d'un site web pour y afficher leurs activités (la Société canadienne d'étude du dix-

¹ Dont le blogue a récemment été publié par Flammarion : Josée Blanchette. *Je ne suis plus une oie blanche. Pages de blogue*, Montréal, Éditions Flammarion Québec, 2009.

² <http://www.numilog.com/>

³ <http://www.spiralemagazine.com/>

⁴ <http://www.revueliberte.ca/>

⁵ <http://www.facebook.com/pages/Poetes-de-brousse/41344378235?ref=ts>

huitième siècle⁶, la Société Voltaire⁷). Nul doute que la littérature est allée vers Internet, mais Internet, lui aussi, est allé vers la littérature.

De même, des gens ont commencé à écrire, sur le web, des textes qui se sont imposés par la suite au milieu éditorial, comme les trois blogues publiés, en 2007, aux Éditions du Septentrion, dans la collection « Hamac-carnets » : *Les chroniques d'une mère indigne*, de Caroline Allard, *Un taxi la nuit*, de Pierre-Léon Lalonde, et *Lucie le chien*, de Sophie Bienvenu.

Le livre *Les chroniques d'une mère indigne* est un recueil de billets de blogue. La plupart de ces courts textes avaient d'abord été publiés sur le web par Caroline Allard⁸. L'auteure y raconte des anecdotes de sa vie de tous les jours en tant que mère « indigne ». Elle explique ce statut dans sa préface :

j'avais [...] courageusement tenté d'être une mère parfaite avec Fille Aînée, en suivant tant bien que mal tous les conseils bien intentionnés des livres sérieux sur la maternité. Mais la venue de Bébé numéro 2 m'a obligée à constater que les parents qui respectent à la lettre les édits de ces manuels se vouent à un *burn-out* à brève échéance. (MI, p. 9)

Ses anecdotes sont écrites avec beaucoup d'humour et ne font, généralement, pas plus de quatre pages. Elle livre le quotidien de sa famille en mettant l'accent sur les

⁶ <http://c18.net/scedhs-csecs/>

⁷ <http://societe-voltaire.org/>

⁸ <http://www.mereindigne.com/>

difficultés qu'elle rencontre en tant que mère et sur les moyens, souvent indignes, de les surmonter⁹.

Un taxi la nuit, quant à lui, est constitué de billets issus du blogue de Pierre-Léon Lalonde¹⁰. Ce dernier raconte des événements qui se passent dans son taxi, alors qu'il sillonne, la nuit, les rues de Montréal. Les personnages les plus loufoques se succèdent sur le siège des passagers, alors que le chauffeur livre leurs gestes, leurs paroles, leurs pensées. Il parsème ces témoignages de réflexions sur la vie et sur sa « faune nocturne¹¹ ».

Enfin, *Lucie le chien* est constitué des anecdotes d'une chienne nommée Lucie dont la propriétaire, Française, immigré au Canada. À travers les yeux de ce personnage, Sophie Bienvenu raconte son quotidien et la vie qu'elle mène dans son appartement, tentant de s'adapter à son nouveau pays et s'entourant d'animaux domestiques.

Ces trois blogues constitueront mon corpus principal, puisque leur statut d'œuvres éditées et publiées les distingue de la multitude des blogues qu'on retrouve sur Internet. J'appuierai également mon analyse sur plusieurs autres blogues en ligne, comme *Le hockey pour les filles*¹² ou *Chez Nadia*¹³, qui présentent plusieurs éléments de similitude avec ceux de mon corpus.

⁹ Un deuxième tome de ces chroniques est paru en 2009, toujours aux éditions Septentrion. L'auteur de ce mémoire y a participé modestement.

¹⁰ <http://taxidenuit.blogspot.com/>

¹¹ Pierre-Léon Lalonde. *Un taxi la nuit*, < <http://taxidenuit.blogspot.com/> >, « Transport lunaire », 9 juillet 2006, consulté le 14 mai 2009.

¹² <http://lehockeypourlesfilles.com/>

¹³ <http://www.cheznadia.com/>

Quel impact Internet a-t-il sur la littérature ? Dans son ensemble, cette question est titanesque. Je me servirai de mon corpus pour y répondre partiellement : je chercherai à démontrer que le blogue constitue un nouveau genre littéraire. Il s'agira de proposer une typologie du blogue, de manière à pouvoir le situer parmi les diverses pratiques génériques. Pour ce faire, je tâcherai, dans un premier temps, d'analyser les blogues de mon corpus afin d'en tirer les principales caractéristiques. J'utiliserai le livre *Du papyrus à l'hypertexte. Essai sur les mutations du texte et de la lecture* comme outil de référence concernant l'écriture sur le web¹⁴. Dans cette étude, Christian Vandendorpe se penche sur l'hypertexte, mot auquel il donne le sens que j'utiliserai dans ce mémoire :

L'ordinateur peut aussi accueillir, bien évidemment, les formes de textualité traditionnelles que sont la prose et la poésie. Mais les contraintes de la lecture sur écran et la masse énorme d'informations accessibles ont amené la mise en place du concept d'hypertexte, qui privilégie le dévoilement par le lecteur des éléments d'information que ce dernier juge nécessaires. [...]

Avec l'hypertexte, la part du visuel dans le texte et la dimension iconique sont en voie d'expansion, du fait que l'auteur peut se réappropriier la totalité des outils d'édition dont l'invention de l'imprimerie l'avait dépossédé. Grâce à l'ordinateur, il peut [...] déterminer précisément le degré d'interactivité qu'il souhaite accorder au lecteur¹⁵.

¹⁴ Christian Vandendorpe. *Du papyrus à l'hypertexte. Essai sur les mutations du texte et de la lecture*, Montréal, Éditions Boréal, 1999.

¹⁵ *Ibid.* p. 91-92.

Dans un deuxième temps, après avoir répertorié un certain nombre de caractéristiques du blogue, je comparerai ce dernier à deux genres qui lui ressemblent : le journal intime et l'essai. L'ouvrage *Les genres littéraires*¹⁶, de Dominique Combe, me servira à justifier ma perspective générique. Pour comparer le journal intime au blogue, je m'appuierai sur les études *Le journal intime. Histoire et anthologie*¹⁷, de Philippe Lejeune et Catherine Bogaert, et *Le journal intime*¹⁸, de Béatrice Didier. J'étudierai également trois journaux intimes, pour fins de comparaison et d'exemples : *Journal. 1948-1971* d'Hubert Aquin¹⁹, *Journal d'une Parisienne* de Françoise Giroud²⁰ et *Chemins croisés. 1994-1995* de Claude Roy²¹. Ma réflexion sur l'essai, de son côté, sera basée sur le livre *L'essai québécois depuis 1845. Étude et anthologie*²², de Laurent Mailhot, et sur le recueil *Approches de l'essai. Anthologie*²³, présenté par François Dumont, particulièrement sur les textes « Peut-on définir l'essai ? », de Jean Starobinski, « La voie diagonale de l'essai : une méthode sans méthode », de R. Lane Kauffmann, « Nature et forme de l'essai », de

¹⁶ Dominique Combe. *Les genres littéraires*, Paris, Éditions Hachette, coll. « Contours littéraires », 1992.

¹⁷ Philippe Lejeune et Catherine Bogaert. *Le journal intime. Histoire et anthologie*, Paris, Éditions Textuel, 2006.

¹⁸ Béatrice Didier. *Le journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Littératures modernes », 1976.

¹⁹ Hubert Aquin. *Journal. 1948-1971*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1992.

²⁰ Françoise Giroud. *Journal d'une Parisienne*, Paris, Seuil, 1994.

²¹ Claude Roy. *Chemins croisés. 1994-1995*, Paris, Gallimard, 1997.

²² Laurent Mailhot. *L'essai québécois depuis 1845. Étude et anthologie*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Cahiers du Québec. Littérature », 2005.

²³ François Dumont (textes rassemblés et présentés par). *Approches de l'essai. Anthologie*, Québec, Nota bene, coll. « Visées critiques », 2003.

Georg Lukács, « L'essai comme forme », de Theodor Adorno, « L'essai ou le pouvoir des mythes », de Jean Tarrasse, « Le recueil comme condition, ou déclaration, de littérarité : Paul Valéry et Robert Musil », d'Irène Langlet et « Petite essayistique », d'André Belleau. J'ajouterai à cela une réflexion de Marc Angenot sur l'essai dans *La parole pamphlétaire*²⁴.

En bout de ligne, je proposerai une typologie d'un certain type de blogue qui, différent du journal intime et de l'essai, pourra être considéré comme un genre à part entière. Je mettrai en lumière quatre choses : qu'un blogue est traversé par un thème fort, que le personnage qu'il met en scène y joue un rôle particulièrement important, qu'il fonctionne par anecdotes et que sa spécificité passe par son paratexte web.

²⁴ Marc Angenot. *La parole pamphlétaire*. Paris, Éditions Payot et Rivages, 1995.

CHAPITRE I

TYPOLOGIE DU BLOGUE

Avant de vouloir en saisir la nature générique, il est nécessaire de comprendre ce qu'est un blogue. Il faut aussi s'entendre sur la nature des blogues étudiés.

J'exclurai, dès le départ, tous les blogues dont la visée est de promouvoir quelque chose (un événement, un organisme, une entreprise, etc.).

J'exclurai également un autre type de blogue, très largement répandu, dont le but principal est de se mettre en valeur à l'intérieur de réseaux sociaux précis. Deux géants, Microsoft (avec Myspace) et Facebook, se partagent la plupart de ces blogues et en ont, d'une certaine manière, encadré l'usage. Là où le blogue au sens où je l'entends permet d'exprimer son point de vue personnel en *écrivant*, le blogue à la Facebook met l'accent sur une présentation pointue du blogueur à l'aide de petites « applications » amusantes. Par exemple, certains courts questionnaires permettent de déterminer quel genre de terroriste, de catastrophe naturelle, de joueur des Canadiens, etc. le blogueur est. Ces blogues sont regroupés en communautés (chaque blogueur peut « inviter » qui il veut à devenir son « ami ») et offrent des possibilités multimédias si nombreuses (et, parfois, si intéressantes²⁵) que la part du texte est réduite à une simple phrase, censée donner une idée de l'humeur du blogueur. Il ne s'agit pas de l'objet « blogue » qui motive ma recherche, principalement parce qu'il évacue à peu près tout l'aspect textuel de la chose. D'ailleurs, l'usage tend à nommer

²⁵ Myspace offre, entre autres services, la possibilité de diffuser des « démos » de musique. Plusieurs jeunes artistes se servent de cette plateforme de diffusion gratuite pour promouvoir leurs œuvres.

autrement ce « nouveau blogue » : on parle de « profil personnel » ou de « page perso ».

Finalement, je ne tiendrai pas compte des innombrables blogues où quiconque raconte sa vie dans le détail. Je cherche, dans ce chapitre, à saisir le modèle du blogue. Or les modèles du roman, du sonnet ou de la pièce de théâtre ont été déterminés à partir des meilleurs spécimens desdits genres. Ce n'est pas que cette méthode soit sans faille, mais, dans la mesure où plus de soixante-dix millions de blogues sont répertoriés, partout dans le monde, à l'heure actuelle, une sélection s'impose.

Ce chapitre sera divisé en trois parties. Dans un premier temps, je ferai état d'observations et de réflexions sur le média qui a vu (fait) naître le blogue, Internet. Ensuite, je tenterai de donner une définition de ce qu'on pourrait appeler, dans une perspective générique, un blogue. Finalement, j'analyserai quel impact peut avoir le transfert d'un blogue de l'écran au papier, les trois blogues de mon corpus ayant décidé de se prêter à l'exercice²⁶. Il en ressortira que ces derniers fonctionnent parce qu'ils répondent à quatre critères : ils mettent un thème de l'avant, ils racontent des anecdotes, ils mettent en scène un personnage central et ils sont lus à l'écran, sur le web.

²⁶ Les versions web et papier des trois blogues seront prises en compte.

L'importance du média

Le blogue est né sur Internet. Cela implique deux choses : il a d'abord été lu sur un écran d'ordinateur (et non sur du papier) et il participe d'une logique de publication qui décuple les possibilités éditoriales. Pour bien le comprendre, il est essentiel d'analyser l'impact que ces deux innovations (Internet et l'ordinateur) ont eu et continuent d'avoir sur lui.

Il ne serait pas audacieux d'affirmer qu'on sait assez bien aujourd'hui ce qu'est un livre. Divisé en pages, il fragmente le texte en unités de quelques centaines de mots. Ces unités, les pages, sont réunies par une reliure. En outre, les couvertures déterminent précisément où le livre commence et où il se termine. Les pages sont numérotées de 1 à « x », parfois aussi en chiffres romains. On laisse une marge blanche entre le texte et le bord de la page, généralement plus prononcée au miroir de page, afin d'éviter qu'on ait à ouvrir le livre trop largement, ce qui pourrait le briser. Si on veut insérer une préface dans un livre, on l'imprime sur les feuilles situées, physiquement, avant le texte ; une postface, sur celles situées après. Les détails commerciaux (copyright, maison d'édition, etc.) sont situés soit au tout début du livre, soit à la toute fin. Généralement, le texte est imprimé noir sur blanc. Souvent, la page couverture est colorée. Très généralement, le titre du livre se retrouve sur cette page couverture, tout comme le nom de l'auteur. En quatrième de couverture, on trouve presque toujours un court texte nous permettant de nous faire une idée sur le contenu du livre (extrait, citation tirée de la réception critique, résumé, etc.). On pourrait trouver encore nombre de généralités applicables à pratiquement tous les livres de ce monde, et cela serait facile pour deux raisons : d'abord, le livre a évolué

depuis sa naissance dans le but d'être lu aisément ; ensuite, l'être humain s'est habitué à lire un livre de cette manière. Plus précisément, il s'est habitué à lire de manière linéaire, ainsi que le remarque Christian Vandendorpe.

Dans un texte, les signes sont organisés de façon linéaire, selon des configurations syntaxiques que le lecteur a appris à repérer et à traiter. Grâce à cet ordre des signes, un individu peut devenir « alphabétisé », c'est-à-dire qu'il peut posséder au terme d'un apprentissage plus ou moins long des routines cognitives capables de prendre en charge automatiquement la plupart des opérations de décodage de l'écrit, ce qui lui permettra d'en effectuer un traitement rapide et efficace²⁷.

L'hypertexte, de son côté, permet des libertés nouvelles. Par exemple, un journal numérique peut présenter ses articles un à la fois, avec une clarté qu'une mise en page serrée ne permet pas toujours. Le livre électronique peut stocker une quantité infinie de pages dans un même fichier (selon la formule : un fichier pour une œuvre), sans avoir à le diviser en plusieurs volumes. Il peut aussi utiliser un menu où chaque chapitre est « hyperlié²⁸ ». À cet égard,

[alors] que la lecture du livre est placée sous le signe de la durée et d'une certaine continuité, celle de l'hypertexte est caractérisée par un sentiment d'urgence, de discontinuité et de choix à effectuer constamment. En fait, chaque lien hypertextuel remet en question l'éphémère contrat de lecture passé avec le lecteur : celui-ci poursuivra-t-il sa quête en cliquant sur l'hypermot ou abandonnera-t-il ?²⁹

²⁷ Christian Vandendorpe. *Du papyrus à l'hypertexte. Essai sur les mutations du texte et de la lecture*, Montréal, Éditions Boréal, 1999. p. 76.

²⁸ Accessible par un hyperlien.

²⁹ Christian Vandendorpe. *Du papyrus à l'hypertexte. Essai sur les mutations du texte et de la lecture*, Montréal, Éditions Boréal, 1999. p. 11.

Le blogue profite de toutes ces libertés. Le format d'une « page » de blogue tient dans les limites physiques de l'écran ou, si ce n'est pas le cas, il suffit d'utiliser les barres de défilement afin d'en lire la suite. Les hyperliens conditionnent également notre lecture de ces « pages » de blogue. Chaque blogue se distingue par sa présentation graphique : parfois les courbes dominent, parfois ce sont les lignes droites ; les couleurs (de fond et du texte) changent d'un blogue à l'autre, la police de caractère aussi. À ce propos, on voit souvent plus de deux couleurs sur un blogue : les possibilités de l'écran, sur ce plan, sont pleinement exploitées. Par exemple, sur *Le hockey pour les filles*³⁰, le texte est gris sur fond blanc et encadré d'une marge gris foncé. Sur le blogue *Les chroniques d'une mère indigne*³¹, Caroline Allard écrit en noir sur blanc, mais ses titres sont oranges et ses hyperliens, bleus. Pierre-Léon Lalonde, sur *Un taxi la nuit*³², écrit en gris sur fond noir ; ses titres sont verts, ses hyperliens, mauves. Sur ces trois blogues, on trouve des images et des photos qui ajoutent au nombre de couleurs utilisées.

Si le blogue propose une expérience de lecture qui n'est pas précédée d'une publication papier, il hérite néanmoins sa mise en page d'un modèle, le web 1.0³³. Ce dernier a pavé le chemin de la lecture efficace sur écran. On ne trouve pratiquement pas de blogues illisibles (texte bleu poudre sur fond mauve fluo, par exemple). Le

³⁰ Miss Miller. *Le hockey pour les filles*, <<http://le hockey pour les filles.wordpress.com/>>.

³¹ Caroline Allard. *Les chroniques d'une mère indigne*, <<http://www.trashindigne.blogspot.com/>>.

³² Pierre-Léon Lalonde. *Un taxi la nuit*, <<http://taxidenuit.blogspot.com/>>.

³³ Dan Zambonini compare le web 1.0 au web 2.0 d'une manière toute simple qui résume très bien la plupart des opinions à ce sujet (Dan Zambonini. *O'reilly xml.com*, <<http://www.xml.com/>>, « Explaining the Semantic Web in 10 seconds », 1^{er} décembre 2006, consulté le 26 juin 2009) : « Web 1.0 was about connecting-up documents. Web 2.0 is about connecting-up people. » (Le web 1.0 cherchait à mettre en relation des documents. Le web 2.0 cherche à mettre en relation des gens.)

texte est généralement placé au centre de l'écran, sinon à gauche. Un menu permettant d'accéder aux billets principaux (les plus récents, les plus lus, etc.) est souvent placé en marge de ce texte, avec d'autres gadgets (un calendrier, des archives, des hyperliens menant vers d'autres blogues, etc.). Le titre du blogue visité est situé au haut de toutes ses pages, mais aussi dans le haut de la fenêtre Internet, dans l'en-tête de l'onglet affichant le site et, allusivement, dans l'adresse même de la page (voir l'image 1).

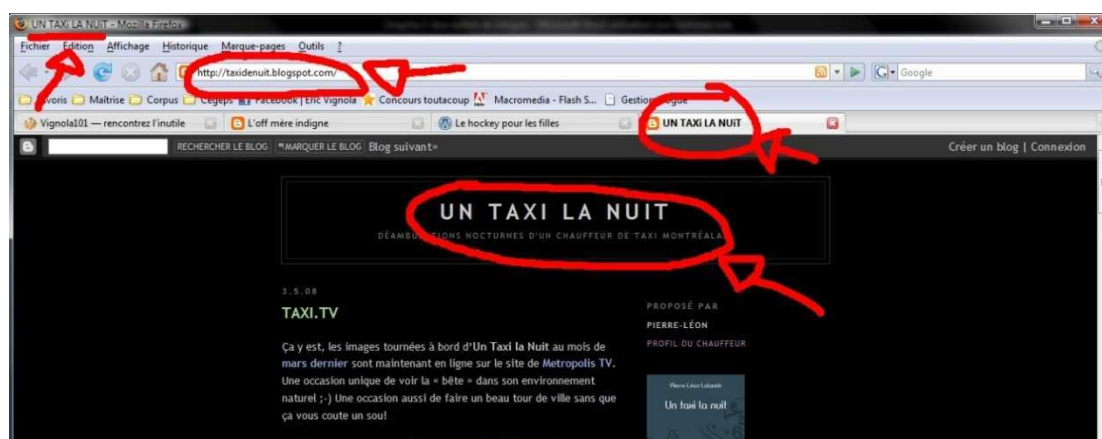


Image 1 : Titres multiples

Dans ce cas-ci (*Un taxi la nuit*), l'adresse du site contient les mots « taxi de nuit ». Le titre du blogue, « Un taxi la nuit », est visible, textuellement, à trois endroits : impossible de le manquer.

Le lecteur de sites web sait où aller chercher les informations dont il a besoin (texte, titre, etc.), que ce site soit un blogue ou non. Cependant, comme le blogue présente une forme innovatrice d'interaction entre son auteur et ses visiteurs, certains éléments de mise en page sont relativement récents. Un lecteur voulant « poster » un commentaire peut (généralement³⁴) le faire en cliquant sur un lien, très généralement appelé « Commentaires » ou « Ajouter un commentaire », situé après le texte. Or on

³⁴ La plupart des plateformes de blogues donnent l'option d'interdire les commentaires.

imagine aisément quelle quantité de texte une page pourrait devoir supporter si, à la suite de chaque billet (les billets étant déjà publiés les uns à la suite des autres), étaient affichés un grand nombre de commentaires. Encore là, forts de leur expérience du texte à l'écran, plusieurs règlent ce problème un peu à la manière d'une première page de journal : seul le début de leur texte est affiché, et il faut cliquer sur un lien pour le lire au complet (avec les commentaires³⁵). En revanche, comme la plupart des blogueurs préfèrent publier leurs billets en entier sur leur page d'accueil, l'hyperlien suivant le billet ne condense chez eux que les commentaires. En outre, ces pages d'accueil limitent leur capacité de publication aux billets les plus récents, selon une logique choisie (les dix derniers, ceux publiés durant le mois en cours, etc.), le reste étant relégué dans une section « archives », souvent accessible, elle aussi, par hyperlien, à partir de la page d'accueil.

Un internaute expérimenté retrouve aisément toutes ces informations, tous ces textes lorsqu'il navigue sur un blogue. Un néophyte, cependant, risque fort de s'y perdre. Cela n'arrive pas dans la logique livresque : même les gens qui ne lisent jamais savent lire un livre (où se trouvent le début et la fin, comment tourner les pages, etc.). Le lecteur de blogue doit découvrir (ou inventer) une nouvelle logique de lecture. On peut imaginer qu'à la base de cette logique, du moins théoriquement, les textes sont lus au fur et à mesure de leur publication, et que les commentaires portant sur un texte sont lus à la suite de ce dernier. Cependant, comment un lecteur, s'il arrive sur un nouveau blogue, gère-t-il sa lecture ? Entreprend-il de lire le blogue à partir du jour où il l'a découvert, faisant fi de tous les textes publiés avant, ou les lit-

³⁵ C'est le cas du blogue d'Alain Mabanckou, *Le crédit a voyagé* (< <http://www.lecreditavoyage.com> >).

il ? Si oui, les lit-il en ordre chronologique (ce qui est assez complexe, puisque les archives d'un blogue sont structurées comme sa page d'accueil : du plus récent au plus ancien) ou en ordre « achronologique »³⁶ ? Peut-être parcourt-il simplement les titres des billets archivés et lit-il ceux qui l'intéressent. Dans tous les cas, la logique de lecture d'un blogue demeure obscure. Dire cela, c'est aussi dire : la logique de la lecture à l'écran reste à définir.

Sans compter que cette lecture, lorsqu'on parle du blogue, doit également considérer toutes les possibilités matérielles du web. De plus en plus, avec la diffusion presque universelle d'Internet, du moins dans les sociétés dites développées, on a tendance à oublier à quel point cela a changé notre expérience de l'ordinateur... et de l'écran. Si je veux écouter de la musique sur mon ordinateur, je n'ai plus besoin d'acheter un disque compact au magasin : je n'ai qu'à le télécharger sur iTunes³⁷. Si je veux avoir accès à des informations encyclopédiques depuis mon terminal, je n'ai plus à acheter Encarta, je n'ai qu'à consulter Wikipédia³⁸. Des expressions comme « communication » ou « interaction » prennent dès lors un sens nouveau. On ne se contente plus d'apprendre qu'un accident a eu lieu la veille : on peut savoir qu'il a eu lieu il y a dix minutes. Dans un contexte éditorial, cela peut se traduire ainsi : on n'attend plus des mois pour publier un texte, on le publie dès qu'on en a terminé

³⁶ Les trois blogues publiés en version papier de mon corpus (*Un taxi la nuit*, *Les chroniques d'une mère indigne* et *Lucie le chien*) donnent un exemple concret de cette confusion. *Un taxi la nuit* présente son recueil de billets de blogue en ordre « achronologique », alors que les deux autres non. Les entrées des *Chroniques d'une mère indigne* sont suivies, à quelques reprises, d'une courte sélection de commentaires ; les deux autres ont préféré ignorer cette option. C'est dire que, sur trois visions du blogue, on vit trois expériences de lecture différentes.

³⁷ Site web, < <http://www.apple.com/fr/itunes/> >, mais également logiciel permettant de télécharger de la musique.

³⁸ « L'encyclopédie libre » : < <http://fr.wikipedia.org/wiki/Wiki> >.

l'écriture, sans la médiation d'aucun éditeur. Et on le critique dès qu'on l'a lu, sans la médiation d'aucun média spécialisé.

Le blogue est né d'Internet. Avant lui, aucun média ne permettait à un si grand « auctorat » de diffuser ses œuvres. D'un point de vue utopique, cela devrait permettre à de nombreux écrivains marginaux de publier des textes et de se faire connaître. D'un point de vue pratique, on assiste plutôt à une publication massive de « graphomanes », tel que les définissait Milan Kundera avant même l'apparition d'Internet :

Une femme qui écrit quatre lettres par jour à son amant n'est pas une graphomane. C'est une amoureuse. Mais mon ami qui fait des photocopies de sa correspondance galante pour pouvoir la publier un jour est un graphomane. La graphomanie n'est pas le désir d'écrire des lettres, des journaux intimes, des chroniques familiales (c'est-à-dire d'écrire pour soi ou pour ses proches), mais d'écrire des livres (donc d'avoir un public de lecteurs inconnus). En ce sens, la passion du chauffeur de taxi et celle de Goethe sont les mêmes. Ce qui distingue Goethe du chauffeur de taxi, ce n'est pas une passion différente, mais le résultat différent de la passion.

La graphomanie (manie d'écrire des livres) prend fatalement les proportions d'une épidémie lorsque le développement de la société réalise trois conditions fondamentales :

- 1) un niveau élevé de bien-être général, qui permet aux gens de se consacrer à une activité inutile ;
- 2) un haut degré d'atomisation de la vie sociale et, par conséquent, d'isolement général des individus ;
- 3) le manque radical de grands changements sociaux dans la vie interne de la nation [...] ³⁹.

³⁹ Milan Kundera. *Le livre du rire et de l'oubli*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1985. p. 155-156.

Si Kundera parlait, en 1978, d'une « manie d'écrire des livres », il n'imaginait pas qu'un jour quiconque se prétendant écrivain pourrait mettre ses textes à la disposition du monde entier. Bien sûr, tous les blogues ne sont pas lus par un « public de lecteurs inconnus », mais le principe même de publier sur Internet implique la conscience d'un public potentiel. Ainsi, si on exclut les rares blogueurs qui cachent leurs blogues derrière des mots de passe ou qui en interdisent l'accès aux moteurs de recherche, il semble évident qu'un auteur de blogue désire être lu.

Or être lu dans Internet n'implique pas les mêmes choses qu'être lu dans un livre. D'abord, pour toutes les raisons évoquées à propos de la lecture à l'écran, l'expérience de lecture n'est pas la même. Ensuite, dans mon corpus à tout le moins, beaucoup de lecteurs de blogues sont eux-mêmes auteurs de blogues. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil aux commentaires laissés par ces lecteurs. Sur le blogue *Les chroniques d'une mère indigne*, le billet « C't'une fois deux mères : La voie lactée⁴⁰ » affiche trente-trois commentaires. Neuf d'entre eux sont l'œuvre de l'auteur du blogue et constituent des réponses aux commentaires laissés par les lecteurs. Quinze de ces lecteurs tiennent (au moins) un blogue, neuf ne l'ont pas précisé. Même si on tient pour acquis que ces neuf lecteurs n'ont pas affiché leur blogue parce qu'ils n'en tiennent pas, les blogueurs sont majoritaires dans une proportion d'un peu plus de soixante pour cent. Cette proportion est plus importante encore si on se prête à l'exercice pour d'autres billets ou d'autres blogues. Le billet « Toutes les femmes veulent Georges⁴¹ », toujours de Caroline Allard, affiche vingt

⁴⁰ Caroline Allard. *Les chroniques d'une mère indigne*, < <http://www.trashindigne.blogspot.com/> >, « C't'une fois deux mères : La voie lactée », 25 avril 2008, consulté le 7 mai 2008.

⁴¹ *Ibid.* « Toutes les femmes veulent Georges », 23 avril 2008, consulté le 7 mai 2008.

commentaires. Trois d'entre eux sont l'œuvre de l'auteure, six de lecteurs n'ayant pas affiché leur blogue, et onze de lecteurs l'ayant fait. Sur le blogue *Un taxi la nuit*, le billet « La cravate⁴² » affiche treize commentaires, dont dix de blogueurs, alors que « Coup de vieux⁴³ » a été commenté par quinze blogueurs sur dix-huit commentaires. On notera, par ailleurs, que ces deux auteurs ont connu le succès éditorial avec les recueils de billets de blogue qu'ils ont publiés chez Septentrion : une partie de leur public « papier » s'est ajoutée au public « virtuel » initial de leur blogue. C'est, du moins, l'évaluation de Caroline Allard : « Vous avez écouté Tout le monde en parle et vous avez ressenti une envie irrésistible de venir faire un tour sur mon blogue? C'est normal, ils font passer des messages subliminaux dans les rétines de Guy A. Mais peu importe pourquoi vous êtes ici, l'important c'est d'y être!⁴⁴ »

Si ces lecteurs ont une place si importante dans le blogue qu'ils lisent, c'est qu'ils participent directement au blogue grâce aux commentaires qu'ils laissent.

Ces commentaires mettent en place une « communauté de blogueurs », dans laquelle s'ouvre un double dialogue : d'abord, les commentaires laissés à la suite même du billet reçoivent parfois des réponses de l'auteur ; ensuite, les blogueurs se lancent la balle dans leurs blogues respectifs.

Cette communauté est également présente dans la structure même de la page d'accueil d'un blogue. Le blogueur a l'option d'afficher des « liens », ou hyperliens, dans une colonne en marge du texte central. Caroline Allard, sur le blogue *Les*

⁴² Pierre-Léon Lalonde. *Un taxi la nuit*, < <http://taxidenuit.blogspot.com/> >, « La cravate », 2 avril 2008, consulté le 7 mai 2008.

⁴³ *Ibid.* « Coup de vieux », 27 mars 2008, consulté le 7 mai 2008.

⁴⁴ Caroline Allard. *Les chroniques d'une mère indigne*, < <http://www.trashindigne.blogspot.com/> >, « Bienvenue! », 7 mars 2009, consulté le 30 mars 2009.

chroniques d'une mère indigne, affiche vingt-deux liens, tous des blogues. Pierre-Léon Lalonde, sur *Un taxi la nuit*, en affiche cinquante-huit, dont cinquante-cinq blogues. Par opposition, Alain Mabanckou, sur *Le crédit a voyagé*, qui était écrivain avant de devenir blogueur (alors que, pour Caroline Allard et Pierre-Léon Lalonde, c'est plutôt l'inverse), n'affiche que trois blogues sur dix-huit hyperliens.

L'existence de ces communautés de blogueurs élargit l'expérience de lecture de l'internaute. Lorsqu'il visite son blogue favori, il sait précisément où se trouvent les hyperliens menant vers d'autres blogues. Un peu à la manière d'un lecteur de livres allant consulter un ouvrage qu'un auteur qu'il aime lui a conseillé, il a probablement intégré certains de ces blogues à ses lectures. Sans doute s'est-il lui-même constitué sa propre liste à partir de la navigation qu'il a faite entre les différents blogues (un blogueur peut appartenir à plusieurs communautés).

L'accès facile à une page de blogue, par un simple clic de souris (pour reprendre l'expression populaire), génère une lecture plurielle de ce que l'on appelle désormais la blogosphère : on lit plusieurs billets à la suite, de plusieurs auteurs différents, dépendamment de qui a publié ce jour-là ou cette semaine-là.

Il est possible de faire de même avec des livres, c'est-à-dire de lire quelques pages d'une œuvre, puis quelques pages d'une autre, etc., toutes à la suite. Cependant, d'un point de vue pratique, on se complique l'existence : il faut avoir près de soi plusieurs volumes, utiliser plusieurs signets, déterminer quand passer au volume suivant (après avoir lu trois, quatre pages ? à la fin d'une scène ?), etc. Le livre n'est tout simplement pas fait pour le type de parcours propre au blogue.

Ce qui s'apparente le plus à cette pratique de lecture réside peut-être dans la publication périodique du roman-feuilleton, surtout à partir du XIX^e siècle. Les

lecteurs pouvaient suivre plusieurs œuvres simultanément, puisque plusieurs auteurs publiaient, au même moment, des chapitres de leurs romans. Les difficultés concrètes de ce type de lecture ne sont guère moins grandes que dans le cas précédent.

À l'image du roman périodique, mais aussi du journal intime et de la lettre, le blogue est divisé en fragments *datés*. Cette date, pour un billet de blogue, a la même importance que pour un journal intime et une lettre : la cohérence chronologique des références extérieures en dépend. Elle donne également une indication en ce qui concerne le dialogue entre le blogueur et son lectorat, par le biais des commentaires, ou par l'entremise d'autres blogues (il arrive que deux blogueurs se répondent sur leurs blogues respectifs, particulièrement dans le cas des « tags »⁴⁵).

Il faut faire ici un parallèle avec le jeu de la « tag », populaire dans les camps de jour et les cours d'école. Comme chacun le sait, il s'agit de passer la « tag » en touchant quelqu'un d'autre. Dans le cas de « tag virtuel », on passe, encore une fois, quelque chose, mais il peut s'agir d'un questionnaire (souvent du genre « Qui êtes-vous vraiment ? ») ou d'un défi à relever. Bref, on passe le flambeau à un autre blogueur, qui doit alors accomplir quelque chose. On aura reconnu le principe des chaînes de lettres, qui demandent au destinataire d'une missive de transmettre un message à un nombre déterminé de nouveaux correspondants. Sur Internet, en plus du blogue, le courriel est aussi un moteur du phénomène : « Jusqu'à tout récemment, un effort était attendu de qui participait à la chaîne : il fallait recopier à la main ou photocopier, puis poster. Le courrier électronique a changé tout cela : rien de plus

⁴⁵ Voir Pierre-Léon Lalonde. *Un taxi la nuit*, < <http://taxidenuit.blogspot.com/> >, « Le tag des livres », 30 mars 2009, consulté le 22 avril 2009.

facile pour l'enchaîné épistolaire que de redistribuer [...] ce qui transite par sa boîte électronique⁴⁶. »

De plus, le mode de publication périodique impose un rythme d'écriture au blogueur. En effet, un blogue irrégulier, ou qui ne propose pas de nouveaux billets à un rythme suffisant, risque fort de voir ses lecteurs le désertter. On trouve des traces de cette contrainte dans les blogues mêmes :

Ça fait maintenant plus d'une semaine que je ne n'ai pas affronté les rues de la ville. Que j'ai troqué les nids-de-poule et mes oiseaux de nuit pour me faire réveiller par ceux du petit matin. Faut dire qu'où je suis maintenant, dans cette petite maison près de la rivière, ça piaille en masse. Je suis encerclé d'arbres qui chantent. Ça change des bruits de Montréal⁴⁷.

Dans ce billet, Pierre-Léon Lalonde explique pourquoi il n'a pas publié depuis une semaine. L'extrait suivant montre bien à quel point le blogueur sent le besoin de justifier ses absences, puisqu'il la justifie *au moment même* où il devrait écrire : « J'avais en tête un long billet où il aurait été question de pleine lune, d'œufs de Pâques et de semaine sainte. Mais j'ai cabriolé dans tellement de cratères et de nids-de-poule que j'en ai complètement perdu mon latin⁴⁸. » Le blogueur, s'il ne peut pas écrire, se justifie instantanément, sur son blogue. S'il n'est pas contraint d'écrire par un salaire, il l'est par le rythme qu'Internet impose : de nouveaux blogues naissent chaque jour, les internautes *surfent* d'un site à l'autre en quelques minutes, la haute

⁴⁶ Benoît Melançon. « Le cabinet des curiosités épistolaires », *Revue de l'AIRE* (Association interdisciplinaire de recherche sur l'épistolaire, Paris), 25-26, hiver 2000, p. 29-32.

⁴⁷ *Ibid.* « Refaire son nid », 7 avril 2008, consulté le 15 mai 2008.

⁴⁸ *Ibid.* « Lapin de Pâques », 23 mars 2008, consulté le 15 mai 2008.

vitesse et l'impatience font partie des mots clés pour décrire l'expérience de l'informatique au XXI^e siècle. Le blogue ne fait pas exception.

La possibilité d'une interruption subite dans la publication des billets est une autre conséquence de la publication périodique du blogue. Dans le cas du roman, traditionnellement, cette interruption impliquait que les lecteurs ne sauraient jamais la fin de l'histoire. Le blogue n'est pas dans cette situation : les histoires qu'il raconte sont des anecdotes d'une vie dont on se doute qu'on ne connaîtra pas la fin sur le blogue même⁴⁹. C'est donc dire qu'un blogue finit quand son auteur le décide :

Mes chers amis, il faut que je vous quitte. Ce n'est pas un « à la manière de » Geneviève — qui s'éclipse aussi pour des raisons différentes —, ce n'est pas la publication... C'est ma quatrième année de thèse, et il faut que ça avance mieux que ça. J'ai essayé de jongler avec mon écriture et ma thèse, mais la dernière en souffre, ça n'est pas raisonnable, et ça me rend malheureuse⁵⁰.

La possibilité d'une interruption subite et le rythme « haute vitesse » que doit s'imposer le blogueur contribuent à définir les contours de ce qui serait une « expérience de lecture » du blogue. Ce qui distingue le blogue du roman-feuilleton, c'est cela, mais c'est aussi l'esprit de communauté (qu'Internet, nouveau média, facilite) qui y règne. C'est aussi cet esprit qui encourage le lectorat des blogues à lire plusieurs billets successifs d'auteurs différents.

En outre, la lecture de romans a toujours passé pour une activité longue, sinon lente, à laquelle on consacrait beaucoup de temps (parfois tout son temps). Je doute

⁴⁹ À cela, une exception, peut-être, celle de Michel Vastel, ayant publié son dernier billet le jour de sa mort, le 28 août 2008. (Michel Vastel. *Le blogue de Michel Vastel*, < <http://blogues.lactualite.com/vastel/> >, « Je vous dis à la prochaine fois », 28 août 2008, consulté le 22 avril 2009.)

⁵⁰ Caroline Allard. *Chroniques d'une mère indigne*, < <http://www.mereindigne.com/> >, « La cigale et la fourmi », 27 mars 2007, consulté le 15 mai 2008.

que lire *À la recherche du temps perdu* sur un eBook change quelque chose à cette tradition. En contrepartie, écrire un hypertexte périodique publié sur Internet, un média de l'instantanéité, pour des internautes souvent pressés, dans une blogosphère en constante fluctuation, cela rapproche la lecture de l'œuvre de la lecture d'un tabloïde. L'hybridité du blogue, concernant les deux types de lecture (tabulaire et linéaire) qu'il permet, tend à confirmer cette hypothèse.

Christian Vandendorpe définit les lecture tabulaire et linéaire dans son ouvrage *Du papyrus à l'hypertexte* :

Linéarité et tabularité sont étroitement liées au genre de texte et au type d'ouvrage. L'encyclopédie et le dictionnaire étant par excellence des ouvrages de consultation, ils n'appellent pas une lecture linéaire, dans la mesure où l'on entend par là une lecture qui irait de la première à la dernière page. [...]

Au contraire, s'il s'agit d'une épopée ou d'un roman, il est indéniable que le mode d'appréhension normalement attendu de la part du lecteur est du type linéaire⁵¹.

Le web et ses hyperliens offrent une double organisation des archives d'un blogue, qui permettrait au lecteur de choisir entre les deux types de lecture. En effet, il arrive qu'un blogueur regroupe ses billets en « catégories », en plus de proposer des pages d'archives datées. C'est le cas d'Alain Mabanckou, qui laisse aux lecteurs de son blogue le soin de choisir entre deux types de pages d'archives différentes : celles d'un mois en particulier (tous les billets publiés au mois de mars 2008, au mois d'avril 2008, etc.) et celles d'une catégorie ou « rubrique » (« Les brèves du blogue »,

⁵¹ Christian Vandendorpe. *Du papyrus à l'hypertexte. Essai sur les mutations du texte et de la lecture*, Montréal, Éditions Boréal, 1999. p. 46.

« choses vécues », « Général », « Portraits d'écrivains », etc.). L'organisation des textes en hyperliens rend possibles deux lectures différentes d'un même blogue.

Bref, Internet, principalement par le biais d'hyperliens, inclut le principe du « surf » web⁵² dans l'expérience de lecture d'un blogue. On en prendra pour preuve les blogueurs qui font souvent référence aux blogues qu'ils hyperlient sur leur page d'accueil. Caroline Allard, par exemple, s'est adonnée à un exercice de style « à la manière de » Pierre-Léon Lalonde : « Les deux filles étaient à peine installées sur le siège arrière du taxi que j'ai su que la ride serait dure. [...] Je la sentais mal, côté pourboire. [...] J'ai pas attendu le pourboire ni même le prix de la course. J'ai débarqué les filles, je suis repartie vers le Nord, pis j'ai couché dans mon char⁵³. » L'emprunt du style du chauffeur de taxi a été reconnu par plusieurs lecteurs (sinon par tous), comme le montrent les vingt-trois commentaires qui suivent ce billet, tous du genre : « Je lis régulièrement vos chroniques et celles de Pierre-Léon, et sur ce coup-là... chapeau ! L'histoire est bien tournée et vous m'avez bien fait rire. Encore bravo !⁵⁴ » Il faut dire que ce billet est plutôt exceptionnel. La plupart du temps, les références aux blogueurs « amis » se font plus dans une simple phrase que par un exercice de style : « Je devais vraiment être dans la lune pour manquer ça !⁵⁵ » Dans

⁵² Expression ajoutée au dictionnaire de l'Office québécois de la langue française (< <http://www.granddictionnaire.com/> >, consulté le 26 juin 2009) en 2002 et définie comme une « utilisation plaisante d'Internet ».

⁵³ Caroline Allard. *Les chroniques d'une mère indigne*, < <http://www.trashindigne.blogspot.com/> >, « À la manière de Pierre-Léon : C'est ma tournée », 6 février 2007, consulté le 8 mai 2008.

⁵⁴ *Ibid.* Consulté le 8 mai 2008. Commentaire de « La Tartine ».

⁵⁵ Pierre-Léon Lalonde. *Un taxi la nuit*, < <http://taxidenuit.blogspot.com/> >, « Passé tout droit... », 25 mars 2008, consulté le 8 mai 2008. Le ça est un hyperlien menant vers un autre blogue.

un cas comme dans l'autre, cela montre que lorsqu'on lit un blogue on est invité à en lire d'autres dans l'immédiat.

Bref, le format du blogue est influencé par plusieurs éléments extérieurs, tous issus du média qui l'a vu naître, Internet. Cela va de la « page » numérique qui impose un choix de couleurs à l'esprit de communauté qui règne entre les différents blogueurs, en passant par un rythme d'écriture (et de lecture) effréné et par la possibilité de lire le texte de façon linéaire ou tabulaire. Tous ces éléments forment ce qu'on pourrait appeler une *manière* d'appréhender le discours bloguesque, de lire un blogue. Ils sont aussi la base typologique sur laquelle je m'appuierai pour analyser mon corpus.

Le passage au papier

Si mon corpus est constitué des trois blogues (ou recueils de billets de blogue) publiés dans la collection « Hamac-carnets » aux Éditions du Septentrion en 2007, ces derniers sont loin d'être les premiers blogues à avoir fait le saut à la publication papier. Claude Jasmin a déjà publié quelques ouvrages tirés de textes publiés, initialement, sur son blogue⁵⁶ (*À cœur de jour*, 2002 ; *Écrivain chassant aussi le bébé écureuil*, 2003 ; *La mort proche*, 2004), et *Vacuum* (2003), de Christian Mistral, a d'abord été écrit sur un blogue⁵⁷. Cependant, les œuvres de Jasmin ont été publiées sous l'indication générique « journal », alors que *Vacuum*, de Christian Mistral, porte celle de « roman ». C'est également le cas d'autres blogues imprimés. Par exemple, sur la couverture du *Blog de Max*, il est écrit « roman », et ce, malgré qu'il y ait le mot « blog » dans le titre⁵⁸.

Un autre cas de figure est apparu, à mon sens sans surprise – vu l'importance de la littérature pour la jeunesse au Québec –, dans le paysage bloguesque. Maxime Roussy et Marie-Ève Larivière ont récemment publié trois volumes tirés d'un blogue fictionnel, intitulé *Le blogue de Namasté*⁵⁹ et s'adressant aux adolescents.

Pour les besoins de la démonstration, j'ai opposé deux manières de publier un blogue sur support papier : la première, plus répandue, consiste à rapatrier du texte de blogue dans un genre déjà établi (le roman, le journal, l'essai, etc.) ; la seconde, plus

⁵⁶ Claude Jasmin. *Poing comme net*, < <http://www.claudejasmin.com/> >.

⁵⁷ Christian Mistral. *Vacuum II : Scrapbook*, < <http://vacuum2scrapbook.blogspot.com/> >.

⁵⁸ *Le blog de Max*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2005.

⁵⁹ Maxime Roussy et Marie-Ève Larivière. *Le blogue de Namasté*, Le Gardeur, Éditions Marée Haute, 2008.

récente, fait le pari de publier le blogue comme un genre nouveau, sans tenter de le lier à quelque chose de plus établi. C'est à cette dernière façon de faire que je m'intéresserai le plus, notamment parce que l'éditeur qui l'a choisie a tenté de reproduire, sur papier, une partie de l'expérience de lecture du blogue à l'écran et sur le web. Je regrouperai les trois volumes de la collection « Hamac-carnets » sous l'appellation « blogues publiés » en tenant pour acquis que les autres blogues, au moment de leur impression, sont devenus autre chose (un roman, un journal, etc.).

Au bout du compte, il faudra aussi extraire de cette analyse des considérations générales sur ce que le blogue gagne, et surtout sur ce qu'il perd, à passer au papier.

Les trois blogues publiés qui constituent mon corpus présentent des éléments de mise en pages similaires, ce qui est tout à fait normal, puisqu'ils sont publiés dans la même collection. Par exemple, ils sont clairement divisés en fragments (en billets). Ces derniers ont conservé leurs titres et chacun commence au haut d'une nouvelle page (contrairement aux fragments du *Blog de Max*, qui sont imprimés à la suite les uns de l'autre, peu importe leur position sur la page). Les volumes sont reliés, paginés comme n'importe quel livre. Leur table des matières se retrouve à la fin, leur préface, au début. Aucun système n'a été pensé pour recréer les hyperliens et tout est imprimé noir sur blanc (même les photos et les images). Bref, il s'agit bel et bien de *livres*.

Cela ne veut pas dire qu'on ne trouve pas de traces d'une première publication bloguesque dans ces volumes. Au contraire, il y en a, et cela défie parfois la logique même du livre.

Lucie le chien, de Sophie Bienvenu, est probablement celui des trois recueils qui s'éloigne le plus de ses origines. Les billets y sont présentés en ordre chronologique ; juste au-dessus du titre de chacun d'eux, on en précise la date. Sur les

pages, on a supprimé tout le paratexte du blogue, à l'exception de quelques images et du titre « Lucie le chien » qui, au lieu de se retrouver dans l'en-tête de chaque page, comme sur un blogue, fait partie de chaque titre de billet : « Lucie le chien, qui n'aime personne mais si en fait » (LC, p. 39), « Lucie le chien, remettrice de pendules à l'heure » (LC, p. 98), etc. Il y a vingt-deux images (photos modifiées ou dessins) dans le recueil, presque toutes situées à la fin d'un billet : les billets, dans *Lucie le chien*, sont donc à priori textuels⁶⁰. L'expérience de lecture propre au blogue en est fortement diminuée. D'abord, la facilité avec laquelle le lecteur pouvait passer d'un blogue à l'autre, à l'aide d'hyperliens, disparaît complètement. Ensuite, que la table des matières soit située à la fin du volume (et non pas en marge du texte, comme sur un blogue) complique la tâche du lecteur lorsque ce dernier cherche un billet en particulier. En outre, l'éditeur a été très traditionnel en ce qui a trait aux couleurs du livre : le texte est écrit noir sur blanc, et la couverture présente trois nuances de rouge pour toutes couleurs. Quand on ouvre *Lucie le chien*, publié aux Éditions du Septentrion, dans la collection « Hamac-carnets », on lit un blogue, certes, mais surtout un livre.

Le volume *Un taxi la nuit*, de Pierre-Léon Lalonde, garde davantage d'éléments de son support d'origine. Le plus notable est expliqué (ou presque) dans la préface de l'auteur, intitulée, à la manière d'un billet, « Contes à rebours » :

C'est ainsi que se termine ce livre.
Du moins, son écriture.
Débute sa lecture, qui se veut un grand retour
en arrière.
[...]

⁶⁰ Contrairement aux billets des *Chroniques d'une mère indigne* ou du *Taxi la nuit*, qui sont, parfois, uniquement constitués d'une image.

Issu de la blogosphère, ce livre se veut génétiquement modifié. Sa chronologie est inversée, les textes les plus récents se trouvant au début. Si vous faites partie de ces nombreux internautes ayant déjà mis leurs yeux sur ces mots, vous voyez où je veux en venir. Le principe n'a rien d'une grande révolution. Pas de quoi en être renversé.

Cependant, rien ne vous empêche de commencer votre lecture à la dernière page. (TN, p. 9)

Malgré la double occurrence du mot « livre » dans cette courte préface, le chauffeur de taxi blogueur explique qu'il a choisi de reproduire l'ordre achronologique habituel d'un blogue ; ses billets sont imprimés du plus récent au plus ancien. Or si cet affichage est plus ou moins imposé par l'aspect périodique de la publication d'un blogue sur le web, il va à contre-sens de la logique linéaire du livre. Ce « principe [qui] n'a rien d'une grande révolution » a sa raison d'être lorsque l'œuvre est construite de manière à créer une autre sorte de progression que celle de la page 1 à la page « x »⁶¹, mais, lorsque la progression est déjà imposée par une datation serrée de l'écriture (particulièrement dans le cas d'une écriture réaliste et très liée à l'actualité), on se demande où se trouve l'intérêt d'inverser cette progression⁶², malgré ce qu'en pense l'auteur lorsqu'il écrit : « vous voyez où je veux en venir ». « Où il veut en venir » relève sans doute d'une tentative de recréer l'ambiance de lecture d'un blogue dans le livre. À ce sujet, il échoue au moins sur un plan : le lecteur assidu d'un blogue lit les billets au fur et à mesure de leur publication, donc

⁶¹ Par exemple, un roman qui commencerait par la fin et finirait par le début et où chaque chapitre analeptique révélerait un élément nouveau, laissé en suspens plus tôt dans le récit, créerait une logique achronologique.

⁶² L'éditeur a aussi son idée sur le sujet, qu'il expose en quatrième de couverture : « le lecteur est invité à retourner dans le passé en lisant le livre à rebours ». On comprend mal, cependant, en quoi cette chronologie inversée permet un meilleur « retour dans le passé » qu'une chronologie conventionnelle.

en ordre chronologique. Qu'ils apparaissent en ordre achronologique dans les archives ressemble davantage à un simple choix technique, ayant déjà créé une tradition, qu'à une réelle volonté éditoriale de la part des blogueurs. En outre, cela crée des confusions dans la lecture même du livre. Par exemple, le billet intitulé « Poudré récurrent » met en scène un personnage ayant déjà été le client de l'auteur : « J'me rends compte aussi que ce gars-là, je l'ai déjà eu comme client. » (TN, p. 41) Cette rencontre avait généré un billet du blogueur, publié antérieurement, et cela est signalé en bas de page : « *Voir Trafic de poudré, p. 103. » (TN, p. 41, en note de bas de page) Pour trouver la référence nécessaire à la pleine compréhension du billet de la page 40, il faut aller lire le billet de la page 103. Sans même juger la pertinence du procédé, on peut dès lors observer que la volonté de l'auteur de représenter le blogue dans son livre est très forte, et va même à l'encontre d'une logique de lecture élémentaire.

Toujours concernant le passage de l'écran au papier, la présence de photos est notable dans le livre *Un taxi la nuit*. Sur son blogue, Pierre-Léon Lalonde publie fréquemment des photographies de Montréal. Dans son livre, il en a reproduit trente-cinq. Trente et une d'entre elles forment le contenu intégral de leurs billets respectifs : c'est dire que, pour Pierre-Léon Lalonde, un billet, un fragment de son ouvrage peut être pictural.

Les photographies imprimées dans ce volume ne sont pas en couleurs. En fait, tout comme *Lucie le chien*, *Un taxi la nuit* est imprimé noir sur blanc, exception faite de la page couverture, qui présente trois nuances de bleu. Cela pose problème dans le

cas de photographies comme celle intitulée « Black & Blue⁶³ ». Il s'agit d'une photo du Stade Olympique de Montréal, prise au crépuscule. Le stade apparaît complètement noir au premier plan, avec une lueur orangée au haut de la tour, alors que le ciel nuageux, à l'arrière-plan, est magnifique en nuances de bleu. Si l'impression en noir et blanc aurait pu reproduire à peu près fidèlement les nuances de lumière, elle aurait perdu entièrement l'éclat du bleu qui constitue le principal attrait de la photo. On devine que c'est pour cette raison qu'elle n'apparaît pas dans le livre. En revanche, certaines photos, qui ne sont pas sur le blogue, ont été ajoutées aux billets textuels lors de l'impression : c'est le cas de l'image présente dans le billet « Ah! Comme la pluie a plu !⁶⁴ » Il s'agit d'une photographie de gouttes de pluie s'échouant sur le sol et elle précède un billet où l'auteur exprime son amour de la pluie. Dans ce cas-ci, l'image inédite vient renforcer le thème traité dans le texte.

Outre les inédits (textuels ou picturaux), le travail éditorial des Éditions du Septentrion reste assez invisible. On s'est contenté de corriger des fautes d'orthographe ici et là, ou de réunir des billets jadis publiés en deux entrées différentes sous un seul titre⁶⁵. Le principal attrait de ce travail éditorial est de rendre le texte plus clair, plus lisible que le « premier jet » qui est offert sur le net.

Il faut donc dire que la tentative de recréer la logique du blogue, dans le cas d'*Un taxi la nuit*, choque la logique du livre. Habitué à lire du début à la fin, nous nous voyons proposer de lire de la fin jusqu'au début. Alors qu'on se serait attendu à

⁶³ Pierre-Léon Lalonde. *Un taxi la nuit*, < <http://taxidenuit.blogspot.com/> >, « Black & Blue », 7 octobre 2006, consulté le 10 mai 2008.

⁶⁴ *Ibid.* « Ah! Comme la pluie a plu ! », 20 mai 2006, consulté le 10 mai 2008. Sur papier : Pierre-Léon Lalonde. *Un taxi la nuit*, Québec, Éditions du Septentrion, coll. « Hamac-carnets », 2007. p. 133.

⁶⁵ Le billet « Trafic de poudrés » (p. 103) avait été publié, sur le web, sur un intervalle de quatre jours : « Trafic de poudrés I », le 6 juillet 2006 et « Trafic de poudrés II », le 10 juillet 2006.

ce que les différents fragments du volume, du « texte », contiennent, justement, du texte (comme les chapitres d'un roman ou les poèmes d'un recueil), on est parfois en face de billets qui ne sont constitués que d'un titre et d'une photographie. Puisque le livre n'arrive pas, *physiquement*, à reproduire parfaitement l'écran, pourquoi y insérer des éléments d'une mise en page bloguesque ? Il va sans dire que le simple désir d'« évoquer » le blogue ne justifie pas de chambouler ainsi la lecture d'un livre qu'on espère vendre : il faut vouloir *publier un blogue*.

Pierre-Léon Lalonde et son éditeur voient le blogue comme un genre à part entière et, selon eux, la chronologie inversée et l'importance des images sont deux de ses critères incontournables.

Caroline Allard, de son côté, a supprimé toute indication chronologique dans son livre : elle a plutôt choisi d'organiser ses billets en « catégories ». Par exemple, des billets comme « Sam Pique ! Sam Pique ! » (MI, p. 123) et « Le Nouveau Testament selon Eugénie » (MI, p. 138) font partie d'un ensemble intitulé « Les enfants, c'est dégueulasse » (MI, p. 117-139). La lecture du blogue, qui dépendait jusqu'alors de l'ordre de publication des billets et qui était, par le fait même, régularisée ou ordonnée par une datation très marquée, devient ici *thématique*.

Cette classification a deux conséquences sur la lecture. D'abord, le texte est divisé selon une triple hiérarchisation de titres. Le livre est titré, les catégories sont titrées et les billets sont titrés. L'organisation tabulaire du texte en est d'autant plus mise en évidence. Ensuite, la classification par catégories implique que la progression dans la lecture du livre soit déterminée par les choix hiérarchiques de l'auteur, et non par la publication périodique du texte d'origine. L'ordre dans lequel Caroline Allard a disposé ses catégories donne un bon aperçu du message qu'elle souhaite transmettre

dans ses chroniques. Si on exclut les catégories « Préface » (qui ne contient que la préface), « Introduction » (qui, en toute logique, suit immédiatement la préface) et « Remerciements » (située à la toute fin du recueil), on observe que l'auteure organise ses idées selon un ordre, encore une fois, chronologique. Si la première catégorie porte le titre « On en a marre ! » et traite des situations désagréables que peut provoquer un enfant, les quatre suivantes montrent une progression dans la croissance de cet enfant : « À propos de cette grossesse », « Bébé, les aimer, y survivre », « C'est la fête » (catégorie traitant des fêtes d'enfants) et « Les enfants, c'est dégueulasse ». Les deux catégories suivantes, « Trucs improbables et astuces indignes » et « Peluches maudites », racontent le quotidien d'une mère ayant un enfant. Ensuite, la catégorie « Madame Bovary, c'est moi » dresse le portrait de la personnalité de la mère indigne. L'ordre chronologique, même s'il n'est pas le même que celui du blogue d'origine, refait surface dans la construction du livre. En outre, en allant consulter le blogue d'origine⁶⁶, sur lequel tous les textes du livre sont encore archivés, j'ai pu constater que l'ordre chronologique de publication des billets était respecté à l'intérieur de chaque catégorie. Cela n'est mentionné nulle part dans le livre, que ce soit dans le paratexte (aucune date n'est précisée dans l'en-tête des billets, contrairement à *Un taxi la nuit* et à *Lucie le chien*) ou dans le texte même. Que Caroline Allard ait choisi (consciemment ou non) de présenter ses textes en suivant, pour les catégories, un ordre chronologique naturel (bébé – enfant – adulte) et, pour les billets, l'ordre dans lequel ils avaient été publiés sur son blogue, cela confirme la volonté de la blogueuse de proposer à ses lecteurs les deux types de lectures, tabulaire et linéaire, comme il était possible de le faire sur l'écran.

⁶⁶ Caroline Allard. *Chroniques d'une mère indigne*, < <http://www.mereindigne.com/> >.

Cette classification en catégorie dans *Les chroniques d'une mère indigne* est probablement ce qui a motivé l'insertion de tables des matières miniatures en marge des premières pages de chaque billet. En effet, chaque première page de billet (les billets font rarement plus de quatre pages) contient, dans une colonne de gauche reproduisant la marge du blogue à l'écran, un menu où se trouvent tous les titres de la catégorie dans laquelle se trouve ledit billet. Celui-ci y est doublement mis en évidence, par un point noir à sa gauche et par le fait qu'il est écrit en caractères gras.

Le billet intitulé « Du premier au second : la sortie de Maman » (MI, p. 62 ; reproduit ci-dessous) est situé dans la catégorie « Bébé : les aimer, y survivre » : le menu est là pour nous le rappeler. En outre, on sait qu'il vient après le billet « Têtes chercheuses » et avant « C't'une fois deux mères ».

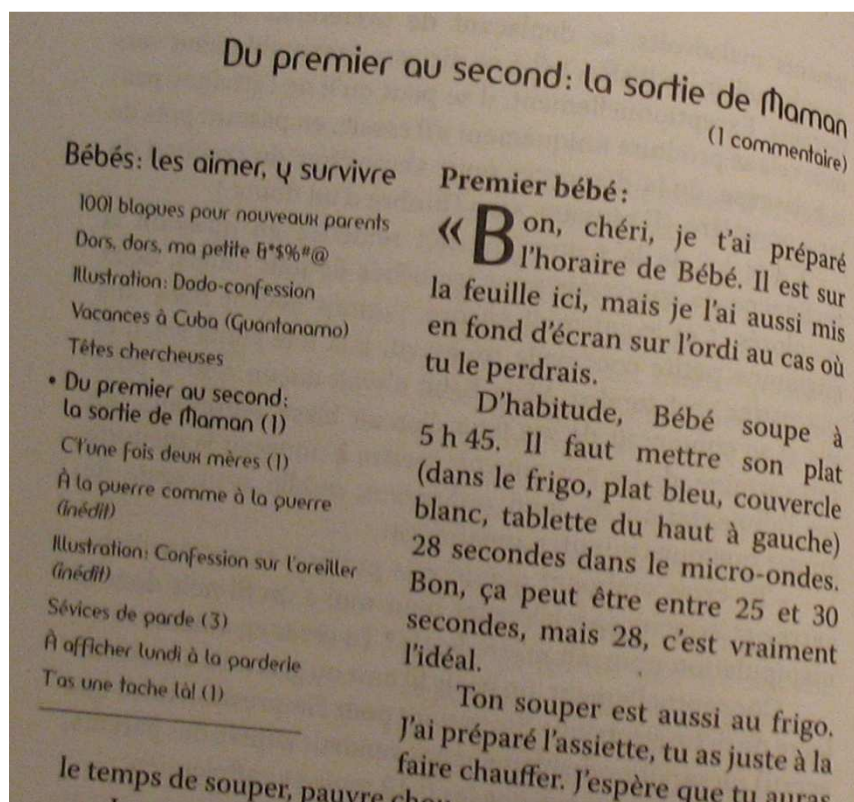


Image 2 : Menu

Ces tables des matières, ou menus, ne sont pas sans rappeler les menus d'archives qu'on peut retrouver sur certains blogues, dont celui de Caroline Allard, comme on peut le voir ici :



Image 3 : Catégories

Dans ce cas-ci, le menu concerne les catégories, et non les billets à l'intérieur d'une catégorie. C'est le cas de tous les blogues que j'ai pu lire jusqu'ici : s'ils classent leurs billets par catégorie (*Un taxi la nuit* ne le fait pas), aucun menu n'affiche tous les billets à l'intérieur d'une de ces catégories. Normalement, cliquer sur un hyperlien comme ceux encadrés sur l'image ci-dessus mène à une page semblable à la page d'accueil, à l'exception qu'on n'y trouve que les billets classés dans la catégorie désirée. Que Caroline Allard pousse la hiérarchisation thématique plus loin que l'usage habituel montre l'importance du thème dans son blogue (l'« indignité maternelle » est ce qui, véritablement, motive son écriture).

Cela démontre aussi une volonté de conserver, dans le livre, la mise en page du blogue. Cette volonté se retrouve également dans la chronologie inversée d'*Un*

taxi la nuit et dans l'insertion d'images chez les trois blogueurs publiés. Or, comme Caroline Allard a choisi la voie des catégories là où Pierre-Léon Lalonde a choisi celle de la datation, il est normal que son livre porte les traces d'une hiérarchisation, alors que ce n'est pas le cas de celui du chauffeur de taxi. Reste que ces menus rappellent les hyperliens, très présents sur un blogue. Ils aident à se retrouver dans le grand nombre de billets courts qui constituent le recueil. En ce sens, ils remplissent le même rôle que l'hyperlien : repérer plus facilement le billet recherché. Il suffit d'ouvrir le livre à peu près à l'emplacement où on se rappelle avoir lu ce billet et à regarder où il se trouve à partir du menu.

Ces menus signalent également le nombre de commentaires suivant chaque billet ; en effet, Caroline Allard a choisi de publier quelques commentaires parmi ceux laissés par ses lecteurs sur son blogue, avec leur consentement (voir MI, p. 244). Le nombre de commentaires publiés après chaque billet est indiqué sur ces menus, entre parenthèses, à la suite des titres : « Sévices de garde (3) », « T'as une tache là! (1) », « Indigne et demie (4) », etc. Pour le billet intitulé « Indigne et demie »⁶⁷ (MI, p. 99), l'auteure n'a retenu, pour sa publication papier, que quatre des quarante-six commentaires (ou « réponses », comme elle les nomme sur son blogue) présents sur le web. Elle en a publié certains intégralement, d'autres non. Elle n'a pas conservé l'ordre chronologique dans lequel ces commentaires avaient été publiés à l'origine. Bref, elle a fait un travail d'épuration afin de ne conserver que ce qu'elle jugeait pertinent à son billet. Comme blogueuse, elle avait ce même contrôle, mais elle ne l'exerçait pas ou, si elle l'exerçait, c'était avec beaucoup moins de rigueur. Des commentaires sans aucun lien avec le sujet du billet se retrouvent sur son blogue,

⁶⁷ *Ibid.* « Indigne et demie », 1^{er} novembre 2006, consulté le 13 mai 2008.

comme celui-ci : « (Mère Indigne, je te dédie gracieusement la pleine boîte de mouchoirs que mon fils de 13 mois a vidée SANS mon consentement pendant que j'étais affairée à d'autres nobles occupations dans la maison)⁶⁸ ». La possibilité du blogueur de refuser les commentaires laissés sur son blogue s'arrête souvent aux commentaires injurieux ou racistes, ou aux publicités (*spam*, ou pourriel). Dans le cas d'une publication papier, avec des exigences éditoriales, donc commerciales, un second filtre était nécessaire.

Les commentaires, dans ce recueil de billets de blogue, font partie du texte malgré leur nombre relativement restreint. Dans le cadre d'un blogue typique, sur le web, le rôle des commentaires est de permettre aux lecteurs de s'exprimer et d'échanger sur le sujet du billet. Souvent, les commentateurs félicitent l'auteur pour la qualité de son billet, ou racontent leur expérience d'un même problème. Dans le cadre d'un livre, particulièrement si son auteur « espère que [sa] lecture [...] encouragera à développer [son] indignité » (MI, p. 11), on voit ce que peuvent apporter des commentaires du genre : un autre point de vue, des appuis à la défense de l'indignité parentale. Une fois imprimés, ces commentaires illustrent l'esprit de communauté qui caractérise la blogosphère. Soumis au travail éditorial, le résultat de la combinaison billet-commentaires ressemble davantage à un collectif (superficiel, certes) qu'à une œuvre écrite par un auteur unique. Le thème développé dans le livre *Les chroniques d'une mère indigne* l'est principalement par Caroline Allard, mais aussi par ses commentateurs. La pluralité des idées, des points de vue, certains pourraient dire du monde actuel est ici représentée.

⁶⁸ *Ibid.* « Indigne et demie », 1^{er} novembre 2006, consulté le 13 mai 2008. Commentaire de « Grande-Dame ».

Tout comme la maîtresse de Lucie le chien et le chauffeur de taxi, la mère indigne a inséré des images dans son recueil de billets de blogue. On en dénombre huit (constituant un billet entier chacune) sur les 245 pages que compte le recueil, ce qui donne environ une image toutes les trente pages (comparativement à une toutes les sept pages pour *Un taxi la nuit* et une toutes les cinq pages pour *Lucie le chien*). Chacune d'elle est présentée comme une « confession » (« Confession photographique », « Confession éboueuse », etc.) et est précédée du mot « Illustration » dans les menus situés en marge des billets (« Illustration : Confession photographique », par exemple). Ces illustrations comportent des textes assez élaborés, ce qui les fait ressembler davantage à des bandes dessinées qu'aux images qu'on peut trouver dans *Un taxi la nuit*⁶⁹. C'est le cas de l'image intitulée « Confession républicaine » (MI, p. 129). On y voit, au premier plan, la figure de bébé (la plus jeune des deux filles de la mère indigne), un peu bouffie, les oreilles décollées. À l'arrière-plan, un drapeau américain bat au vent. Juste à côté de bébé, on peut lire : « Quand bébé était toute petite, je lui trouvais parfois des airs du président Bush. » Le texte aide à la compréhension de l'image à un plus haut niveau qu'un simple titre, sans compter que sa longueur dépasse celle d'un titre. À ce propos, l'illustration « Confession sur l'oreiller » (MI, p. 71) est encore plus convaincante. On y voit une dame endormie (représentant à la fois la mère indigne et la belle au bois dormant) avec une banane dans l'oreille. Au haut de l'image, on peut lire : « Je dors avec des bouchons pour les oreilles. » Une bulle blanche, à la manière des bandes dessinées, sort du hors-plan gauche et s'exclame : « Chérie, y'a Bébé qui

⁶⁹ La plupart des images, dans *Lucie le chien*, sont également assorties de texte, mais, sauf en de rares occasions, cela ne dépasse pas un simple titre, ou une courte explication comme « L'Affreux Nours » ou « tentative de patte dans l'œil ».

pleure!! » Ne pouvant l'entendre, la dormeuse rêve, dans une bulle noire : « Je suis partie pour au moins 100 ans, je le sens... ». Le dialogue est mis à l'avant-plan, même si le billet est titré, dans le menu, « Illustration : Confession sur l'oreiller ». Les deux médias, l'image et le texte, cohabitent à des niveaux hiérarchiques variables. Les livres de bandes dessinées jouent aussi sur ce genre de collaboration.

Si on ajoute la bande dessinée au texte et à la photographie, cela fait trois arts exploités par le blogue publié en volume. On voit rarement un éditeur chercher à insérer un film dans un livre, sauf sous la forme d'un cédérom ; pourtant, le cinéma est exploité dans la blogosphère. Au contraire, trois des dix arts (littérature, bande dessinée, photographie, cinéma, musique, dessin, théâtre, peinture, danse, architecture⁷⁰) potentiellement diffusables à l'écran se retrouvent dans les trois blogues imprimés ici étudiés. Le blogue, bien que dominé par le texte, est un genre autrement plus « intermédial » par nature que ses prédécesseurs ; on a bien vu des exemples de photoromans ou d'écran géant diffusant un film en arrière-plan d'une pièce de théâtre, mais il s'agit d'exceptions. La photographie, le dessin, la bande dessinée sont la règle dans les blogues de mon corpus.

Lorsqu'il passe de l'écran au papier, le blogue perd des plumes : chaque auteur doit choisir ce qu'il garde de la mise en pages permise par le web et ce qu'il doit laisser tomber. Chacun des trois blogues étudiés a suivi, à ce propos, une voie différente. *Lucie le chien* a épuré tout ce qui relevait de l'écran, pour ne garder que ce qui s'était déjà fait avant elle dans le livre, c'est-à-dire des textes courts, datés, agrémentés d'images. *Un taxi la nuit*, de son côté, a décidé d'inverser l'ordre

⁷⁰ Le théâtre peut être diffusé à l'écran par la médiation du cinéma, tout comme la peinture peut l'être par la médiation de la photographie. Le principe est le même pour la danse et pour l'architecture.

chronologique de ses billets, restant fidèle à la mise en pages des archives sur le web : il a mis l'accent sur l'aspect *daté* du blogue en faisant de son livre un voyage dans le temps, à rebours. *Les chroniques d'une mère indigne*, finalement, privilégient le thème qu'elles développent. Nonobstant toute datation (pourtant présente sur son blogue), Caroline Allard a hiérarchisé ses billets en fonction de catégories (ces catégories sont nouvelles, d'ailleurs, puisque à peu près tous ses billets, sur son blogue, étaient regroupés dans la catégorie « dans l'anarchie la plus totale »). Même si ces dernières sont placées dans un ordre chronologique (de la grossesse à l'âge adulte), l'ajout de commentaires à la suite des billets renforce l'aspect thématique de l'exercice, puisque ces différents points de vue permettent un panorama plus complet de chaque question abordée. En outre, ces trois blogueurs ont inséré des images dans leurs livres, parfois des bandes dessinées. Cette pratique, peu courante dans d'autres genres livresques comme le roman ou l'essai, est directement issue des origines numériques du blogue. Cependant, elle est incomplète : on ne trouve ni couleur, ni musique, ni animation sur des pages imprimées. C'est aussi le cas des commentaires bruts (sans médiation éditoriale) et des hyperliens : tout ça ne se trouve qu'à l'écran.

On peut aussi se demander ce qui advient de l'anecdote initiale du blogue lorsqu'elle passe la double épreuve de l'impression, donc du temps éditorial, et de l'insistance sur un thème. Chaque billet devient-il porteur d'un intérêt autre que le simple récit de la vie quotidienne ? Un recueil d'anecdotes cherchant à promouvoir l'indignité transforme-t-il ces anecdotes en événements ? Sans aller aussi loin, on constate qu'un billet de blogue, une fois sur papier, délaisse partiellement son fonctionnement narratif, linéaire, au profit d'une structure plus encadrée où la

tentative de reproduction du blogue ne réussit qu'à mettre en évidence l'impossibilité du papier à reproduire le blogue.

Cependant, le blogue sur papier garde une bonne partie de l'intérêt qu'a le blogue à l'écran. Je peux avoir du plaisir à lire des anecdotes sur l'indignité maternelle ou sur la vie nocturne de Montréal sans nécessairement que ces anecdotes aient eu lieu la journée même. Ce qui manque aux volumes des Éditions du Septentrion (et à tout volume tiré d'un blogue) est comparable à ce qui manque à une pièce de théâtre qui a été filmée, lorsqu'on la regarde sur un écran de télévision : la prestation, le vécu du moment où cela a lieu, la *performance* du blogueur, au jour le jour. Un recueil de billets de blogue est davantage un témoignage du blogue qu'un blogue en soi.

Entre ces deux usages (sur le web, en volume), est-il possible de définir ce qui serait une *essence* du blogue ? Peut-on dire, à partir d'un certain exemple de cette « plateforme », de ce « genre », *ceci* est un blogue, voici *le* blogue ?

Une affaire de thème et d'anecdotes

Le blogue est principalement « autoéditorial ». La plupart du temps, lorsque ce n'est pas le cas, c'est qu'une institution (un journal, une maison d'édition) a demandé à ses scripteurs (journalistes, écrivains) de tenir un blogue, pour des visées commerciales, sur son site. Reste que, dans la plupart des autres cas, il n'y a aucune raison de douter du libre arbitre complet du blogueur.

Une telle situation génère un fouillis textuel difficile à décrire : dans la blogosphère, on trouve des textes de toutes sortes et de qualités variées. Sur un blogue, on peut partager ses recettes de cuisine, promouvoir un groupe de musique, discuter les trucs et les astuces d'un jeu vidéo, exprimer son admiration pour les restaurateurs chinois, etc. On peut aussi faire un peu de tout ça dans un même billet. Dans un tel contexte, il est difficile de regrouper tous les blogues sous une bannière commune. S'il est difficile, encore aujourd'hui, de cerner ce qu'est véritablement le roman, on peut imaginer ce que c'est pour le blogue.

Si, dans les textes mêmes, on trouve difficilement de quoi définir ce qui serait un *genre bloguesque*, le paratexte est autrement plus généreux à ce sujet. L'intermédialité qu'on lui connaît, combinée aux multiples exigences et possibilités d'Internet (l'hyperliaison qui permet une lecture plurielle de la blogosphère, par exemple), distingue le blogue de l'œuvre imprimée.

On pourrait objecter, en toute légitimité, que les genres imprimés sont actuellement eux-mêmes en processus de transition (partielle) du papier à l'écran, et que plus la technologie évoluera (par exemple, dans le sens du eBook ou de l'encre électronique, un écran numérique portatif sur lequel il est loisible de lire des textes

variés), plus ces genres intégreront, dans leur expression numérique, un paratexte semblable à celui du blogue. Cette objection implique que le paratexte ne suffise pas à définir ce qui serait le genre « blogue », sans compter qu'on définit rarement une chose par ce qui l'entoure.

Heureusement, les trois blogues publiés chez Septentrion présentent des similitudes sur les plans stylistiques, formels et fonctionnels. Tous trois sont essentiellement constitués d'anecdotes brèves, racontées autour d'un thème central fort qui, par ailleurs, influence leur style. Ce thème inspire également, en grande partie, le personnage des trois blogueurs, que ceux-ci amplifient de plusieurs manières. En outre, ces aspects communs trouvent un écho considérable dans la blogosphère actuelle, ce qui laisse penser qu'il se forme un usage spécifique du blogue, usage qu'il convient de définir.

Le trait le plus évident réunissant les trois blogues de mon corpus (et la plupart des blogues existants) est qu'ils fonctionnent par anecdotes. Le blogueur raconte ce qui lui est arrivé (on pourrait presque dire « ce qui lui arrive », étant donné la rapidité avec laquelle certains blogueurs couchent leur vie sur papier) et rarement le voit-on s'adonner à un exercice différent. En ce sens, il s'inscrit tout à fait dans la mode littéraire et télévisuelle de son époque : le voyeurisme du quotidien (téléréalité), voire de l'autofiction.

La spécialité du blogueur, dans ce domaine, réside dans la brièveté de son intervention. Il raconte *une* anecdote par billet ; dans mon corpus, les exceptions sont très rares. Or qu'est-ce qui sauve certains blogues de la banalité de l'exercice ? Comment se fait-il que des blogueurs étendent leur lectorat à une majorité d'inconnus alors que d'autres peinent à intéresser leurs propres amis ?

Plus haut, je parlais de l'importance du thème dans *Les chroniques d'une mère indigne* ; j'aurais pu faire de même avec *Un taxi la nuit* et *Lucie le chien*. Dans les trois cas, les billets sont tous écrits autour d'un thème central fort. Il s'agit certes d'anecdotes tirées du quotidien de chacun des auteurs, mais il ne s'agit pas que de cela. Caroline Allard ne raconte pas *toute* sa vie sur son blogue : seulement les moments où son indignité parentale est en cause. Il en va de même pour Pierre-Léon Lalonde, qui ne narre que ses anecdotes de chauffeur de taxi. Sophie Bienvenu joue le thème avec un peu plus de largesse : elle prend le point de vue de son chien pour décrire certains événements de son quotidien (par exemple, son arrivée au Québec). Leurs récits quotidiens sont limités, restreints : c'est ce qui motive leur entreprise d'écriture.

Caroline Allard, de son côté, va encore plus loin, croyant essentielle à la survie l'indignité maternelle qu'elle décrit :

Quoi qu'il en soit, chers parents, j'espère que la lecture de cet ouvrage vous encouragera à développer votre indignité. C'est à cette seule condition que vous survivrez. En plus de vous simplifier la vie, c'est très facile d'entretien, ça ne rétrécit pas au lavage et tous vos voisins en voudront une semblable. (MI, p. 11)

Cette motivation principale de l'écriture sous-entend également un style particulier. Ici, l'humour suit immédiatement la revendication de l'indignité : tout le livre (tout le blogue) est traversé par un humour constant. Cela est également présent dans *Lucie le chien*. Dans la préface, David Desjardins dit que Sophie Bienvenu écrit avec un « langage de bambin génial, capable d'affirmer que “tel Phèdre, je suis le jouet des dieux et du destin”, tout en étant surtout captivée par les obsessions de la nourriture, du jeu ou de l'attention de ses “parents” » (LC, p. 9).

Pierre-Léon Lalonde, de son côté, écrit Montréal de nuit :

Lorsque je la quitte trop longtemps, c'est elle qui me roule. Je tourne à vide, je tourne en rond. J'avais besoin de l'effleurer. De la sentir frémir. J'en ai profité pour m'en abreuver, pour m'étourdir en elle. Une dose suffisante pour me faire patienter encore quelques semaines.

[...]

Il me tarde de revenir m'inspirer de son souffle⁷¹.

Comme il écrit de son point de vue de chauffeur de taxi, il est normal qu'un certain vocabulaire, un certain *style* de la route, du voyage s'imisce dans son œuvre : le billet « Histoires d'amour » en est un parfait exemple. Dans un premier temps, le chauffeur prend deux passagers qui s'embrassent pour la première fois, alors que *One Love*, de U2, passe à la radio : « va savoir si cette soirée ne sera pas pour eux le début d'une belle histoire d'amour. » (TN, p. 146) Puis, « sur la route du retour vers le bas de la ville », il prend un autre couple de passagers. Ceux-ci ne se regardent pas de tout le trajet, pendant qu'on entend *Bad Company 'Till the Day I Die* à la radio : « va savoir si cette soirée ne sera pas pour eux la fin d'une belle histoire d'amour. » (TM, p. 146) Le « voyage » de l'histoire d'amour, du début à la fin, suivant la naissance de l'amour en montant dans la ville et sa mort, en descendant, voilà une mise en parallèle qui sied admirablement bien au livre d'un chauffeur de taxi qui souhaite à ses lecteurs, en exergue de son œuvre, « Bonne route ».

On peut trouver des exemples de cette prépondérance du thème un peu partout dans la blogosphère. *Le hockey pour les filles*, par exemple, regroupe des anecdotes d'une fille (Miss Miller), fan des Canadiens et du hockey en général, qui s'est fait demander par son amie « Mimi » de lui expliquer le hockey. D'ailleurs, tous ses

⁷¹ Pierre-Léon Lalonde. *Un taxi la nuit*, < <http://taxidenuit.blogspot.com/> >. « Montréal ma muse », 10 mai 2008, consulté le 14 mai 2008.

billets finissent par une phrase s'adressant à cette Mimi : « Le hockey pour les filles est une chronique pour mon amie Mimi. [Mimi, vivre dangereusement, tu dirais que Pleky, il joue pas tant comme une fille, que comme Attawa⁷².] » *La célibataire urbaine*⁷³, un blogue ayant disparu (depuis que l'auteure n'est plus célibataire, en fait), racontait la vie « urbaine » d'une jeune femme en quête de l'âme sœur.

Un blogue étant essentiellement constitué d'anecdotes et de réflexions, on imagine que l'intérêt de les lire pourrait être motivé par la notoriété de leurs auteurs. Or ni Pierre-Léon Lalonde, ni Caroline Allard, ni Sophie Bienvenu, dans leurs blogues, ne sont spécialistes reconnus de quoi que ce soit. À la limite, on pourrait considérer le chauffeur de taxi comme un connaisseur du Montréal nocturne. Encore plus à la limite, on pourrait évoquer la formation philosophique de Caroline Allard (elle essayait de compléter un doctorat en philosophie au moment de la publication de son recueil) pour justifier une certaine spécialisation dans l'art de réfléchir sur la maternité. Sans autorité ni notoriété, pourquoi ont-ils une plus grande tribune que des milliers d'autres blogueurs ?

La qualité des textes qu'ils écrivent, du moins telle que la perçoit leur éditeur, est certainement une partie de la réponse. L'universalité (ou la popularité) des sujets traités en est probablement une autre : une mère peut se reconnaître dans *Les chroniques d'une mère indigne* ; les Montréalais suivent le chauffeur de taxi dans ses déambulations urbaines ; les propriétaires de chiens peuvent identifier leur animal à

⁷² Miss Miller. *Le hockey pour les filles*, < <http://lehokeypourlesfilles.wordpress.com/> >. « Le hockey pour les filles : Le hockey contre les filles », 16 avril 2008, consulté le 14 mai 2008.

⁷³ Andrée-Anne. *La célibataire urbaine*, < <http://celibataire-urbaine.com/> >. (Consulté le 14 mai 2008, site supprimé depuis.)

Lucie. La mise en avant du *personnage* spécifique du blogueur, de ce qui le distingue de la masse, est également une cause importante de la popularité d'un blogue.

En quatrième de couverture du recueil *Un taxi la nuit*, on trouve une biographie de l'auteur qui commence ainsi : « Chauffeur de taxi [...] ». Le résumé du livre, toujours en quatrième de couverture, commence comme suit :

Au coucher du soleil, la ville de Montréal se transforme. Les bureaux se vident et les bars se remplissent. Bientôt, la faune nocturne envahit la métropole. À travers ses déambulations nocturnes, un chauffeur de taxi devient le témoin — parfois l'acteur — d'une vaste comédie humaine.

En exergue, l'auteur a mis, entre autres, une référence au film *Taxi Driver* : « Il y a des gens qui soutiennent que le personnage interprété dans De Niro devenait dingue [...] simplement parce qu'il conduisait un taxi. » (TN, p. 8) En plus des deux références à des œuvres d'art consacrées (*La comédie humaine* et *Taxi Driver*), ce paratexte met l'accent sur la profession de l'auteur. Pierre-Léon Lalonde est un auteur, un blogueur, mais, avant tout, il est *chauffeur de taxi*. On le reconnaît à cette appellation, et elle joue un rôle important dans la reconnaissance de son blogue.

Il en va de même pour Caroline Allard. Le titre même de son recueil (et de son blogue) présente son personnage : une mère indigne. En outre, celle-ci dédie son recueil à son mari, « sans qui l'indignité n'aurait jamais aussi bon goût. » (MI, p. 5) La préface (« Père indigne prend sa plume ») et l'introduction (« Seuls les indignes survivront ») contiennent le mot « indigne ». Dans la même veine, Caroline Allard met en scène ses personnages, dans ses billets, comme des « indignes », en commençant par elle-même : « Salon de la famille indigne », « Mère indigne » (pour

les deux appellations : MI, p. 105), « Sœur indigne⁷⁴ », « Père indigne⁷⁵ », « Copine indigne⁷⁶ », etc. Le double statut de « mère » et d'« indigne » (ce second statut est partagé par son entourage) de Caroline Allard, constamment mis de l'avant dans ses billets, forme l'essentiel de son personnage de blogueuse. Non pas que, dans les faits, les parents « indignes » (dans le sens où Caroline Allard l'entend) soient rares, mais, selon elle, le fait de le proclamer tout haut la première, de briser le tabou, lui donne une crédibilité presque prophétique :

Mais la venue de Bébé numéro 2 m'a obligée à constater que les parents qui respectent à la lettre les édits de ces manuels se vouent à un *burn-out* à brève échéance. J'ai aussi senti, avec une grande consternation, que, si nous ne respectons pas, par choix ou par erreur, les sacro-saints principes du parent parfait, nous nous condamnions à la culture du secret envers le pédiatre ainsi qu'à un sentiment de culpabilité débilisant. C'est pourquoi j'ai choisi, par solidarité avec mes collègues-parents souffrants, de mettre par écrit et d'étaler publiquement le côté obscur de la maternité. (MI, p. 9)

Un peu comme Pierre-Léon Lalonde est le *chauffeur de taxi*, Caroline Allard devient, de son propre chef et grâce à un travail soutenu de sa part, une *mère indigne*, cela avant d'être Caroline Allard.

Pour *Lucie le chien*, la construction du personnage est encore plus nécessaire, et encore plus anodine. Écrire du point de vue d'un chien implique *nécessairement*

⁷⁴ Caroline Allard. *Les chroniques d'une mère indigne*, < <http://www.trashindigne.blogspot.com/> >. « Ça change du jambon roulé », 15 janvier 2008, consulté le 15 mai 2008.

⁷⁵ *Ibid.* « Les joies de la lecture », 10 mai 2008, consulté le 15 mai 2008.

⁷⁶ *Ibid.* « Mère indigne sur la corde raide (une fiction dindo-masochiste) », 31 décembre 2007, consulté le 15 mai 2008.

une certaine mise en contexte afin de bien comprendre ce chien (peut-il parler ? jusqu'à quel niveau peut-il penser ? etc.).

On ne peut cependant pas nier que la mise en avant du personnage, dans *Lucie le chien*, est beaucoup moins imposante que celles des deux autres blogues mentionnés. À ce sujet, il est intéressant de constater que l'œuvre de Sophie Bienvenu connaît moins de succès que les deux autres : *Les chroniques d'une mère indigne* ont remporté le Grand prix littéraire Archambault 2008, alors qu'*Un taxi la nuit* a été finaliste au Prix des libraires 2008. Tous deux ont également fait paraître un deuxième tome de leur œuvre. Sophie Bienvenu n'a rien mérité de ce genre. Les blogues de Pierre-Léon Lalonde et de Caroline Allard, peut-être parce qu'ils ont développé des thèmes plus précis pour encadrer leurs anecdotes et des personnages de blogueurs plus centraux, plus forts, ont davantage attiré l'attention de la critique et du public. Cela revient à dire qu'un blogue réussi est celui qui met l'accent sur un thème central fort et qui propose un blogueur personnifié au cœur de ce thème, et défini par ce thème. On peut imaginer que c'est vers cela que tout auteur de blogue, s'il est sérieux dans son entreprise, devrait tendre et, en cela, nous nous trouvons peut-être en face de l'usage du blogue le plus susceptible d'en constituer la norme, d'en définir le genre.

La description proposée dans ce chapitre visait à cerner les modes d'écriture et de lecture d'un blogue : bref, à en cerner les possibilités et, surtout, l'usage.

Quatre éléments, à mon sens, ressortent de ce travail. Tout d'abord, un blogue tourne autour d'un *thème* précis et central. Ce thème encadre les *anecdotes*, moteur

principal et matériau incontournable du blogueur. Ensuite, le blogueur doit s'inclure dans ce thème à travers le *personnage* qu'il projette. Finalement, l'expérience de lecture d'un blogue se fait principalement devant un écran, *sur le web* ; le lire sur le papier ne rend compte ni de son paratexte, ni de la périodicité de sa publication, ni du rythme que celle-ci impose.

CHAPITRE II

LE BLOGUE, UN JOURNAL INTIME EN LIGNE ?

Maintenant que j'ai passé en revue les spécificités du blogue, autant sur sa plateforme papier que sur celle, originelle, d'Internet, nous pouvons passer à la deuxième partie de mon étude : distinguer le blogue des genres auxquels il ressemble le plus, à savoir le journal intime et l'essai.

La notion même de « genre » est toutefois problématique. Comme l'affirme Dominique Combe dans l'introduction de son ouvrage *Les genres littéraires*, « nombreuses sont les œuvres “ouvertes” qui mettent en question les classifications, pour la plus grande perplexité des éditeurs, des libraires, des bibliothécaires et des critiques, parfois⁷⁷ ». Cette résistance à la classification n'est pas nouvelle. Victor Hugo, déjà, feignait « de s'étonner qu'on puisse lui reprocher que ses “odes ne [soient] pas des odes” et que ses “ballades ne [soient] pas des ballades”⁷⁸ », lui qui cherchait à s'affranchir des genres classiques, comme la plupart des romantiques d'ailleurs. Il n'est plus guère possible aujourd'hui de commenter une œuvre en se basant sur les critères du genre duquel elle se réclame, sinon pour dire qu'elle les transgresse. Et encore, après tous les bouleversements génériques du XX^e siècle, même cela paraît simplet et artificiel : ces poèmes en prose transgressent le genre poétique car ils ne sont pas écrits en vers, ce roman transgresse le genre romanesque car il ne contient aucun personnage, etc. Dans un tel contexte, s'interroger sur la

⁷⁷ Dominique Combe. *Les genres littéraires*, Paris, Éditions Hachette, coll. « Contours littéraires », 1992. p. 4.

⁷⁸ *Ibid.*

généricité d'un nouveau discours pourrait soulever des objections. Pourquoi ne pas simplement parler de « texte » ? Après tout, les Éditions du Septentrion n'ont apposé aucune indication générique du style « roman » ou « essai » sur la page couverture des blogues qu'ils ont publiés, pratique pourtant courante en ce qui concerne les autres genres. Il y a trois causes possibles à cette absence (causes qui ne s'excluent pas les unes les autres) : le blogue n'a pas une reconnaissance institutionnelle et commerciale suffisante pour afficher ses couleurs ; comme les recueils publiés ne font que reproduire partiellement l'expérience de lecture du blogue, ils ne correspondent pas suffisamment à cette dénomination⁷⁹ ; le blogue n'étant pas précisément un « genre », il convient d'être prudent et de lui apposer l'appellation de « texte », comme on le fait pour d'autres ouvrages dits « inclassables » comme ceux « de Michaux, de Ponge ou de Jabès⁸⁰ ».

Pourtant, comme l'affirme Dominique Combe, « [en] déniait toute pertinence à la notion de genre, l'avant-garde des années 60 allait à l'encontre de l'expérience quotidienne du lecteur ordinaire⁸¹ ». Ce lecteur ordinaire sait, lorsqu'il ouvre un livre, s'il s'agit d'un roman, d'un recueil de poèmes, d'un essai, d'un journal, etc. : toutes sortes d'indices paratextuels le lui indiquent. À la longue, son désir de lecture est même conditionné par ces genres : on a envie de lire un roman policier, une bande dessinée, des poèmes. Nul doute que le lecteur ordinaire dont on parle, lui qui possède maintenant un ordinateur, a une approche semblable par rapport au blogue.

⁷⁹ Ayons en tête ici l'exemple de la pièce de théâtre filmée que j'ai donné dans le chapitre précédent. Lorsqu'on s'installe devant son téléviseur pour en écouter une, on « ne va pas au théâtre ».

⁸⁰ Dominique Combe. *Les genres littéraires*, Paris, Éditions Hachette, coll. « Contours littéraires », 1992. p. 4.

⁸¹ *Ibid.* p. 9

Les théories des genres ont évolué depuis le XVII^e siècle. Il ne s'agit plus de mesurer les correspondances entre une œuvre et le cadre générique auquel elle appartient, mais bien de questionner le genre, de questionner les genres, afin de mieux comprendre un texte et son fonctionnement. La notion même de genre, parce qu'elle est problématique, pose de nouvelles questions aux œuvres contemporaines, œuvres qui nous dérangent et nous fascinent par leur nouveauté, leurs innovations. Ainsi a-t-on inventé le « drame » pour sortir de la dualité comédie-tragédie, le « poème en prose » pour outrepasser la versification, le « nouveau roman » pour échapper aux usages réalistes du roman. Une telle perspective, à mon sens, justifie pleinement le choix des études génériques pour aborder le blogue.

Pour distinguer, dans un premier temps, le blogue du journal intime, l'approche retenue ici sera de confronter diverses caractéristiques qui leur sont analogues afin de constater les différences entre les deux. D'abord, on verra comment les concepts d'intimité et d'intériorité affectent le journal et le blogue. Puis, la manière des auteurs de ces deux genres de traiter de leur quotidien et comment cela influence le personnage qu'ils créent seront étudiés. Ensuite, il faudra distinguer les personnages du diariste et du blogueur, particulièrement dans leurs rapports au *je* et à l'autre. Suivra la confrontation du journal avec deux particularités du blogue issues d'Internet : son rythme rapide, sa publication et son édition immédiates. Finalement, on se demandera si, comme le croit Philippe Lejeune, un blogue n'est qu'un journal intime en ligne.

L'intimité des diaristes, celle des blogueurs

On ne peut nier qu'une majorité de blogues correspondent à la définition qu'en donnent Philippe Lejeune et Catherine Bogaert dans leur étude *Le journal intime. Histoire et anthologie* :

Tout se passe comme si le journal individuel (le cahier) et le journal collectif (la presse), qui s'étaient séparés au début du XVII^e siècle, se retrouvaient confondus dans une nouvelle aventure qui est [...] peut-être une métamorphose pour le journal personnel (repris dans un jeu social qui l'éloignera des vertiges et des solitudes de l'intimité)⁸².

Cela étant, ce « jeu social » n'a de nouveau que sa vitesse. À une certaine époque, on lisait publiquement une partie de la correspondance de Voltaire, et la publication d'un journal du vivant de son auteur est chose courante depuis longtemps. Ce qui change, c'est la publication de son journal dans les minutes, voire les secondes suivant son écriture.

En outre, comme on l'a vu dans le chapitre précédent, certains blogueurs limitent leurs anecdotes à celles rassemblées par un thème précis et central. Si l'on peut démontrer que leur pratique se distingue de celle du diariste, sur ce plan-là aussi, il sera possible de nier ce que croient Philippe Lejeune et Catherine Bogaert, à savoir que le blogue est l'expression numérique du journal intime.

Il convient aussi de régler le cas de l'adjectif « intime ». Il y a longtemps qu'on publie des journaux intimes : ces derniers se sont rapidement constitués un public, et ce public perdure. Depuis longtemps, tenir un journal signifie être conscient

⁸² Philippe Lejeune et Catherine Bogaert. *Le journal intime. Histoire et anthologie*, Paris, Éditions Textuel, 2006. p. 228.

d'une publication possible, et « travailler » l'expression de son intimité en conséquence : selon Béatrice Didier, « [il] y a des écrivains qui n'hésitent pas à remanier profondément leur texte, surtout s'ils le destinent à une publication : ils retranchent, ajoutent, améliorent le style⁸³ ». Un journal, dès lors qu'il est publié, n'exprime que la part d'intimité qu'on désire montrer au monde, ce qui ne l'éloigne en rien du blogue.

Cette supposée intimité lie le journal et le blogue par leur aspect hautement biographique. Il est rare de voir un diariste utiliser un pseudonyme, et pour cause : on achète souvent un journal parce qu'il a été écrit par un auteur qu'on connaît déjà. De même, les blogueurs se cachent de moins en moins derrière des pseudonymes, maintenant que cette forme de discours a atteint une certaine reconnaissance médiatique. L'identité des blogueurs les plus lus est presque toujours compromise, d'une manière ou d'une autre. C'est le cas de Caroline Allard, entre autres, dont la véritable identité a été révélée, sur son blogue, lors de son passage au format papier. Dans le même ordre d'idées, le phénomène Yulblog contribue à amenuiser l'usage du pseudonyme chez les blogueurs. Yulblog est un site⁸⁴ rassemblant la blogosphère montréalaise, YUL faisant allusion au sigle de l'aéroport de Dorval. Souvent, des soirées sont organisées, à Montréal, pour permettre aux blogueurs de se rencontrer, presque toujours dans un bar.

Les auteurs des blogues étudiés ici, bien que leur véritable identité soit connue, conservent et alimentent leur pseudonyme en se présentant comme un

⁸³ Béatrice Didier. *Le journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Littératures modernes », 1976. p. 21.

⁸⁴ <http://www.yulblog.org/>

« chauffeur de taxi montréalais », comme une « mère indigne » ou comme un chien et cela sert leur blogue, comme on l'a vu dans le chapitre précédent. Le diariste, de son côté, n'a, la plupart du temps, qu'une identité, la sienne, marquée d'une seule manière, par son nom.

L'édition d'un journal intime, tout comme celle d'un blogue, pose également des problèmes d'ordre commercial. Un journal trop long pourra être considéré difficile à vendre. Le blogue subit une déformation éditoriale semblable lors de son passage de l'écran au livre. Dans les deux cas, un certain travail (souvent de suppression) transforme le texte d'origine. Pour un journal intime, dont l'écriture est motivée autant par les événements marquants d'une vie que par les anecdotes anodines ou les comptes annuels, de telles suppressions altèrent l'exercice même du genre, cassant le rythme « au quotidien » du diariste. Par exemple, Claude Roy déclenche ses réflexions à partir d'événements parfois anodins, comme celui-ci, qui débouche sur une analyse de l'humour juif : « Le fils d'un de mes amis me rapporte des États-Unis un T-shirt à l'effigie de Snoopy⁸⁵. » Cela dénote une volonté de conserver les détails, puisqu'ils font partie intégrante de l'exercice d'écriture d'un journal intime. Le blogue, de son côté, subit un « cassage » de son rythme lorsqu'on l'ampute des détails du quotidien, même s'il contourne ce problème grâce à sa dimension thématique, qu'on sait renforcée par le travail éditorial effectué lors de la publication papier des blogues de mon corpus. L'ajout d'inédits dans les recueils publiés chez Septentrion, tout comme la suppression de certains billets, casse aussi le quotidien du blogue.

⁸⁵ Claude Roy. *Chemins croisés. 1994-1995*, Paris, Gallimard, 1997. p. 169.

Bref, ni le journal ni le blogue ne sont l'expression parfaite de l'intimité d'un auteur. La possibilité ou la certitude d'une publication éventuelle, et le travail effectué sur le texte si publication il y a, imposent à l'auteur un certain moule, une certaine conscience qu'il est en train de faire œuvre, et non de simplement relater sa vie. En ce sens, il me semblerait exceptionnel de trouver un journal tout à fait « intime », du moins à notre époque. En ce qui concerne le blogue, il va de soi qu'il n'a absolument rien d'intime.

L'intériorité du diariste, l'extériorité du blogueur

Concernant l'intimité du journal, Béatrice Didier écrit :

Le journal intime est à la fois une bonne affaire et une bonne action. Le diariste augmente chaque jour son capital-écriture, tout en ayant le sentiment d'accomplir un exercice spirituel qui lui permet un progrès intérieur. [...] Arrivé au bout de sa journée, souvent le soir avant de se coucher, l'écrivain fait, au moyen du journal, son examen de conscience⁸⁶.

Le simple fait de publier *immédiatement* un billet de blogue ébranle fondamentalement cet « examen de conscience » que permet le journal intime. Certes, les diaristes écrivent avec, en arrière-plan, la possibilité d'être publié *un jour*, mais il s'agit presque toujours d'un jour *lointain*, souvent *post-mortem* : « Le journal sera donc écrit en cachette, sa publication ne pourra être faite que sous certaines conditions, soigneusement spécifiées par l'auteur⁸⁷. » Cela laisse beaucoup plus de marge de manœuvre quant aux révélations intimes que les diaristes font sur eux-mêmes : ils ont toujours la possibilité de brûler leurs écrits avant que quiconque ne puisse les lire et, s'ils sont toujours vivants et que leur journal, publié, fait scandale, ils ont l'excuse du temps qui a passé. Hubert Aquin, par exemple, aurait eu à s'expliquer à son « amie » s'il avait écrit ceci sur un blogue : « trop de choses encore restent non partagées entre nous. [...] Si bien que tous nos sentiments, c'est à l'intérieur que nous les entretenons ; ils manquent de contexte physique⁸⁸. » Les

⁸⁶ Béatrice Didier. *Le journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Littératures modernes », 1976. p. 56.

⁸⁷ *Ibid.* p. 115.

⁸⁸ Hubert Aquin. *Journal. 1948-1971*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1992. p. 47.

blogueurs doivent composer avec une situation tout autre : ils publient immédiatement, ils sont lus immédiatement et ils *sont commentés*, par n'importe qui, immédiatement. Il est dangereux, voire impossible d'avouer un amour secret sur son blogue ou d'y révéler son ingénieux stratagème pour arnaquer son propriétaire. Un journal est nécessairement plus intime qu'un blogue, même si cette intimité a ses limites, et cela explique peut-être cette prépondérance marquée du thème sur la description du quotidien qu'on remarque dans ce dernier.

Si le blogue est caractérisé par sa publication immédiate et mondiale, par ses commentaires, par les réseaux de blogueurs qu'il génère — bref, par une vaste interlocution —, le journal, lui, peut ne rendre de comptes qu'à l'intériorité du diariste. « On voit que la rupture du diariste par rapport à la société prend des formes très diverses⁸⁹ », écrit à cet égard Béatrice Didier. Si l'auteur d'un journal peut déclarer son retrait catégorique de sa société, comme le fait d'entrée de jeu Françoise Giroud, au début du *Journal d'une Parisienne*, en critiquant « les Français » (« Comme d'habitude, les Français se sont empiffrés. Maintenant, ils dorment⁹⁰ »), le blogueur ne le peut pas. Si le diariste le fait, ce sera pour provoquer des réactions, pour attirer l'attention de cette société, justement. Par exemple, Gombrovicz écrit, dans son journal : « j'ai fini par rompre toute relation en Pologne avec les gens, avec leurs œuvres. Je m'enfermerai en moi-même, décidé à vivre uniquement ma propre vie — et quelle qu'elle fût ; décidé à tout voir par mes propres yeux⁹¹. » Écrite dans un journal intime, lue (à ce moment du moins) par l'auteur seul, cette phrase peut tout

⁸⁹ *Ibid.* p. 67.

⁹⁰ Françoise Giroud. *Journal d'une Parisienne*, Paris, Seuil, 1994. p. 9.

⁹¹ Witold Gombrowicz cité dans Béatrice Didier. *Le journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Littératures modernes », 1976. p. 66.

à fait être prise au premier degré. Dans le cadre d'un blogue, au contraire, « les gens » avec qui l'auteur a rompu ont la possibilité de lire cette phrase quelques minutes après qu'elle a été écrite. Voilà une drôle de méthode pour se couper d'un monde que de lui signifier, sur un espace où il peut laisser des commentaires, les raisons pour lesquelles on le quitte.

En outre, Béatrice Didier affirme que l'exclusion est en soi un motif d'écriture du journal : « Le simple fait d'être femme a suffi, pendant longtemps, et peut-être encore de nos jours, à exclure l'écrivain d'un pouvoir réel sur la politique et sur la société. Ce pourrait être une des raisons de l'abondance des journaux féminins⁹². » Il est évident que ce n'est pas le cas pour le blogue, qui demeure un lieu de réunion sociale : on écrit un blogue pour être lu par ses amis d'abord, par le monde ensuite (dans la plupart des cas). Personne n'écrit un blogue pour soi-même, ou uniquement pour le publier ultérieurement.

⁹² *Ibid.* p. 67.

Le détail du quotidien

On peut émettre l'hypothèse que l'avènement contemporain du blogue dans ce qu'on pourrait appeler le « discours collectif » présente des éléments de similitude avec « l'époque de l'épanouissement du journal intime, au cours du XIX^e siècle⁹³ ». Comme l'affirme Béatrice Didier, en parlant du succès conjoint des journaux intimes et des « journaux externes⁹⁴ »,

le XIX^e siècle découvre à quel point est passionnant le regard au jour le jour. Sur la vie intime, sur le monde extérieur ? peu importe finalement. L'important ne semble pas tellement résider dans cette distinction entre un dedans et un dehors, mais entre une histoire réécrite après coup, en bloc, et une chronique au jour le jour⁹⁵.

Le journal intime participait d'un intérêt nouveau pour l'histoire *qui venait tout juste d'arriver* (la semaine d'avant, la veille). Le blogue pousse cet intérêt plus loin encore, grâce à Internet : l'intérêt est maintenant rapporté à l'histoire arrivée quelques heures, quelques minutes auparavant, parfois même à l'histoire *en train d'arriver*. On n'a qu'à penser à la nouvelle technologie des cellulaires 3G, qui sont connectés à Internet haute vitesse en permanence, ou au site Twitter⁹⁶, qui permet la publication de ce que certains appellent des « mini-blogues » de 140 caractères ou moins.

Dans le même ordre d'idées, on remarque une forte présence de détails du quotidien dans les pages d'un journal intime : « Le *Journal* de Pepys montre aussi à

⁹³ *Ibid.* p. 31.

⁹⁴ La presse écrite.

⁹⁵ Béatrice Didier. *Le journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Littératures modernes », 1976. p. 31.

⁹⁶ <http://twitter.com/>

quel point, dans ses origines, le journal est proche du livre de comptes⁹⁷. » Un journal intime ne contient pas que les réflexions d'un auteur : il y décrit aussi ses problèmes d'argent, sa lassitude d'avoir à accomplir certaines tâches quotidiennes, les rudesses d'une journée ou d'une saison, ou même la naissance d'un bébé phoque : « En nous envoyant ses vœux, Alain William, le gentil “écologue” de la baie de Somme, m'apprend que nos amis les phoques gris ont eu des naissances cet été. C'est une petite “bonne nouvelle” futile⁹⁸. » Ce phénomène apparaît aussi dans le blogue. Par exemple, Caroline Allard affirme, sur son blogue : « Dove. Je me lave le visage avec du Dove, les cheveux avec du Dove, le body avec du Dove. *Dove rules*⁹⁹. » L'aspect interactif du blogue complique la chose : cette soudaine préoccupation pour les produits de beauté (le but du billet était de répondre à des questions sur ses habitudes en la matière) vient, en fait, d'un « tag ».

Une autre blogueuse, Nadia Seraiocco¹⁰⁰, s'était prêtée à l'exercice et a « tagué », entre autres personnes, Caroline Allard : « Bon, me voilà taguée par Nadia. Habituellement, je ne joue pas à la tag, mais là, exactement comme Martine, vu le plaisir que j'ai à lire les réponses de celles qui ont rempli le questionnaire, j'ai décidé de m'y prêter aussi¹⁰¹. » Ainsi, le blogue ajoute à un élément caractéristique du journal intime – le détail trivial – une interaction qui lui est propre, même si c'est

⁹⁷ Béatrice Didier. *Le journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Littératures modernes », 1976. p. 49

⁹⁸ Claude Roy. *Chemins croisés. 1994-1995*, Paris, Gallimard, 1997. p. 303.

⁹⁹ Caroline Allard. *Les chroniques d'une mère indigne*, < <http://www.trashindigne.blogspot.com/> >. « Tag beauté, coudonc », 18 avril 2008, consulté le 20 mai 2008.

¹⁰⁰ Nadia Seraiocco. *Chez Nadia*, < <http://www.cheznadia.com/> >. « Le tag de filles, encore des secrets », 13 avril 2008, consulté le 20 mai 2008.

¹⁰¹ Caroline Allard. *Les chroniques d'une mère indigne*, < <http://www.trashindigne.blogspot.com/> >. « Tag beauté, coudonc », 18 avril 2008, consulté le 20 mai 2008.

davantage la plateforme web que le blogue en soi qui permet cette espèce de « correspondance » entre différents blogues. Cela dit, les problèmes quotidiens comme ceux concernant les soins de beauté sont présents partout dans la blogosphère, mais très peu dans les blogues qui nous intéressent : des billets de cette sorte, qui relèvent d'un « souci de tout conserver, de noter tout ce qui vient, pour que rien ne se perde¹⁰² », à la manière des journaux intimes, y font plutôt figure d'exception. On remarquera encore que, si ces billets « du quotidien » se retrouvent dans les blogues à l'écran, on n'en trouve dans aucun des trois volumes publiés chez Septentrion. La suppression systématique de ces billets participe certainement d'une volonté de mettre en lumière l'aspect proprement thématique de ces trois blogues, ce qui n'est pas toujours le cas des journaux intimes qu'on publie, puisque le suivi, au jour le jour, de la vie du diariste participe beaucoup de l'intérêt de la lecture d'un journal. Cela se voit dans la datation rigoureuse du moment de l'écriture : « samedi 17 septembre 1994¹⁰³ », « 9 mai vendredi [1952]¹⁰⁴ », « vendredi 29 avril 1994¹⁰⁵ ». Selon toute vraisemblance, l'intérêt du blogue réside dans le thème qu'il aborde, et la vision personnelle du blogueur n'est pertinente que si elle s'applique à ce thème.

On pourrait trouver plusieurs raisons à cela. La plus évidente serait que la plupart des journaux intimes qui sont publiés relatent la vie d'une personne déjà connue, alors que beaucoup de blogues sont tenus par de parfaits inconnus. Le blogueur devrait justifier sa crédibilité, ce qu'il ferait en choisissant une spécialisation

¹⁰² Béatrice Didier. *Le journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Littératures modernes », 1976. p. 53.

¹⁰³ Françoise Giroud. *Journal d'une Parisienne*, Paris, Seuil, 1994. p. 123.

¹⁰⁴ Hubert Aquin. *Journal. 1948-1971*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1992. p. 122.

¹⁰⁵ Claude Roy. *Chemins croisés. 1994-1995*, Paris, Gallimard, 1997. p. 70.

très pointue (chauffeur de *taxi*, à *Montréal*, de *nuit* ; mère *indigne*). Quoi qu'il en soit, on constate une volonté du blogueur de ne pas se contenter des détails du quotidien, donc de s'éloigner du journal intime.

On pourrait objecter que l'intérêt de certains journaux réside aussi dans les sujets qu'ils abordent. C'est le cas, entre autres, du journal d'Anne Frank, qu'il est inutile de présenter, et de tous les journaux de soldats, dans une ou l'autre des guerres majeures du XX^e siècle. Un peu comme pour les blogues, l'intérêt de lire le journal d'Anne Frank réside dans sa spécialisation : une adolescente juive persécutée par l'armée nazie. Le journal d'un soldat français ayant combattu pendant la guerre d'Algérie intéresse parce qu'il est écrit par ce soldat, justement. Si la vie et les pensées de ces auteurs représentent une motivation pour lire leur journal, le point de vue spécifique qu'ils donnent sur un événement marquant de l'histoire en fait des œuvres, dans un certain sens, thématiques. Cette forme de journal est probablement celle qui possède le plus d'affinités avec le blogue.

Un personnage commun ?

On l'a vu, le blogueur se met en scène comme un personnage, à partir de plusieurs procédés, afin de se donner une crédibilité auprès de ses lecteurs. Le diariste, de son côté, travaille sur lui-même, et sa manière de revendiquer sa crédibilité, de convaincre son lectorat de sa pertinence, diffère radicalement de celle du blogueur. Selon Béatrice Didier, il « va tenter de se constituer en tant qu'unité, en tant que "moi"¹⁰⁶. » Cette recherche du *moi*, combinée au regard constant qu'il porte sur lui-même, ne peut que conduire le diariste à créer un *personnage* de lui-même *en auteur* dans son journal :

Le dédoublement est en effet le phénomène le plus fréquent et le plus universellement constaté par les auteurs de journal. [...] Le diariste est deux : il est celui qui agit et celui qui se regarde agir, qui écrit. Ce deuxième personnage est souvent doté d'une sorte de supériorité par rapport au premier. [...] Le diariste se crée donc doublement un personnage : en tant qu'écrivain, et en tant que matière de son écriture¹⁰⁷.

Ce personnage du diariste ressemble-t-il au personnage du blogueur ? Oui, parce qu'il s'agit, dans les deux cas, d'un personnage issu de son auteur et que les mécanismes inhérents à une telle pratique (omission de certains détails gênants, mise en scène d'un *moi* idéalisé, etc.) s'appliquent à l'un et à l'autre. Sont-ils identiques ? Cela est moins sûr. Tout d'abord, le personnage du diariste pose problème quant à la nature de l'« intimité » du journal. L'auteur d'un journal, en principe, y raconte avec fidélité

¹⁰⁶ Béatrice Didier. *Le journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Littératures modernes », 1976. p. 116.

¹⁰⁷ *Ibid.* p. 116-117.

son quotidien, y partage ses réflexions. Or la création d'un personnage de diariste implique une mise en scène. Claude Roy, en relisant et en commentant son « vieux journal de route du printemps 44¹⁰⁸ », a d'ailleurs l'intuition de ce personnage qu'il avait créé lorsqu'il analyse son style de l'époque :

J'écrivais vite, fiévreusement, avec trop d'éloquence et d'électricité douteuse. C'est pourtant une des rares époques de ma vie où j'ai eu la sensation que l'Histoire, la grande, et ma petite histoire, celle d'un vermisseau sur la planète, s'accordaient un instant¹⁰⁹.

Il se reproche son « éloquence », autrement dit une manière inappropriée, peut-être prétentieuse, d'être le témoin de ce qu'il vivait. Ce simple déplacement suffit à relativiser l'intimité du journal. Le blogueur, de son côté, crée *explicitement* son personnage. Non seulement ce personnage est clairement défini par son auteur, pour ses lecteurs (qui sont immédiats, contrairement à ceux du journal), mais il joue un rôle essentiel dans la volonté de publication d'un blogue. Pierre-Léon Lalonde doit s'imposer comme un *chauffeur de taxi* montréalais « depuis près de 15 ans » (TN, quatrième de couverture). Depuis quand conduire un taxi donne-t-il une crédibilité d'écrivain ? En deçà de cette mise en scène, de ce personnage, le blogueur n'est qu'un inconnu donnant son avis sur le monde. Grâce à elle, il peut devenir écrivain.

Construit différemment, ce personnage du blogueur n'a pas les mêmes conséquences, sur le texte, que le personnage du diariste. Où le premier conditionne chaque billet rédigé (son thème, son narrateur, ses dialogues, etc.), le second se découvre comme par surprise, conditionné par le processus d'écriture :

¹⁰⁸ Claude Roy. *Chemins croisés. 1994-1995*, Paris, Gallimard, 1997. p. 173.

¹⁰⁹ *Ibid.* p. 173-174.

Dédoublement et absence : ces deux phases du même phénomène ont été parfaitement éclairées par E. Dabit : « En moi, quelquefois, de singulières absences ; je suis où je ne suis déjà plus, alors que mon corps est ici, dans ce parc, je doute de cette réalité, il me semble qu'il s'agit d'un autre. C'est comme un dédoublement, et de soi une sorte d'absence qui me poursuivent dans la rue, lorsque je me trouve en présence d'autres êtres »¹¹⁰.

Là où le journal, parce qu'il constitue une médiation écrite entre l'écrivain et sa propre vie, impose un personnage à son auteur un peu malgré lui, le blogue se définit à partir du personnage que le blogueur choisit d'incarner ; cela est clair dès la première ligne, voire avant qu'elle ne soit écrite. Il faut dire que, sur Internet, depuis les premiers balbutiements du clavardage, les gens se cachent derrière des pseudonymes représentatifs d'une idée, d'un principe : Sexygirl, Montreal36, Profmath23, etc. Cette pratique a pavé la voie au blogue : il aurait été surprenant que ce dernier ne l'intègre pas.

Le blogue et le journal intime mettent tous les deux en scène le personnage de leur auteur. Cependant, selon qu'on crée l'un ou l'autre, ce personnage est de nature très différente. Cela est vrai pour à peu près tous les genres : le poète met souvent ses émotions de l'avant, le romancier base parfois ses personnages sur son expérience personnelle, etc. Que le journal et le blogue mettent en scène un personnage issu (pour ne pas dire « inspiré ») de leur auteur n'est, en soi, pas suffisant pour les rassembler sous une bannière commune.

¹¹⁰ Béatrice Didier. *Le journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Littératures modernes », 1976. p. 118.

Je écrit le journal

D'un point de vue narratologique, on ne peut nier que la narration intradiégétique constitue un point de comparaison entre le journal intime et le blogue :

le journal se caractérise par l'identité de l'auteur, du narrateur et du personnage. Prenons une phrase aussi simple que celle du *Journal* de Stendhal : « Je pars ce matin à huit heures de Varese pour Laveno ». « Je » affirme qu'un seul et même individu est à la fois celui qui est parti de Varese, celui qui écrit cet événement et celui qui signe le livre¹¹¹.

Cette particularité de la triple identité du *je* se retrouve aussi dans le blogue : généralement, le blogueur rédige un billet dans lequel il narre une anecdote où il se met en scène¹¹².

Le *je* n'est évidemment pas le seul pronom utilisé par l'auteur d'un journal ou d'un blogue pour désigner son personnage. Il peut s'interpeller à la deuxième personne (souvent pour parler à son *moi*, passé ou futur), se désigner à la troisième personne pour prendre une distance supplémentaire face à lui-même ou, cela est plus rare, parler de lui au pluriel (*nous*, *vous*), à la manière des journaux écrits par des princes et des rois. « Le “je” néanmoins l'emporte à tel point sur les autres personnes, que tout le journal s'organise autour de cet obsédant “je” qui perpétuellement

¹¹¹ *Ibid.* p. 147.

¹¹² À cela, il existe quelques exceptions qui ont fait scandale, comme le blogue d'André Boisclair, < <http://boisclair.blogspot.com/> >, aujourd'hui vide. Lorsqu'il a été révélé qu'une équipe écrivait les billets de son blogue, ce dernier a perdu toute crédibilité, devenant, aux yeux du public, davantage un espace promotionnel qu'un discours bloguesque.

souligne que le texte n'a d'existence, ici, que par référence à l'auteur¹¹³. » Cela est certes vrai pour le journal (la page 148 du *Journal* d'Hubert Aquin, par exemple, compte 11 *je*), moins pour le blogue. Prenons l'exemple des *Chroniques d'une mère indigne*, qui ont l'ambition d'exprimer l'indignité parentale sous toutes ses formes. Le billet « L'information c'est le pouvoir, coco » reflète sans aucun doute cette volonté d'écrire pour une cause plus large que ce *je* omniprésent. Caroline Allard y raconte son expérience de défécation lors de son accouchement, sujet qu'on devine assez délicat : « C'est tellement tabou, vous m'excuserez, j'ai remplacé les "a" par des "o". » (MI, p. 42) Dans son billet, elle se plaint de ce tabou et espère, en conclusion, en être venue à bout : « Hé bien, voilà. C'est fait. Ensemble, on a levé l'omerta. Dorénavant, vous aussi pourrez un jour plaisanter gaiement avec l'infirmière qui vous essuiera ensuite le popotin après un coco en direct. » (MI, p. 44) Le blogue de Caroline Allard devrait pouvoir exister hors de la référence à son auteur : il va plus loin que le *je* du diariste, il tend vers l'universel à travers le thème qu'il développe. Ce n'est pas que le *je* perde son importance, mais il a une visée, un but qui le dépasse. Il s'inscrit dans une communauté facilement et immédiatement repérable.

¹¹³ Béatrice Didier. *Le journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Littératures modernes », 1976. p. 155.

La vision de « l'autre »

Le journal intime est un genre égocentrique, ce qu'on peut difficilement lui reprocher : en plus de le signer, son auteur joue les rôles, en théorie, de son narrateur, de son personnage principal et de son lecteur (présent et futur) : « Autrui a rarement dans le journal le degré de vitalité et d'existence que peuvent avoir les partenaires du héros dans le roman autobiographique¹¹⁴. » Le blogueur, de son côté, raconte des anecdotes qui mettent presque toujours en scène des personnages autres que lui-même (des amis, de la famille, des gens qui lisent le blogue)¹¹⁵. Souvent, ce sont ces personnages qui occupent l'avant-scène, et l'auteur-narrateur-personnage se tient en retrait : tout le blogue de Pierre-Léon Lalonde est basé sur ce principe.

À l'opposé, même lorsqu'ils traitent de l'« autre », les diaristes parlent d'eux-mêmes : « Ceux qui relatent le plus ponctuellement leur expérience amoureuse [...] se servent du journal davantage pour exprimer leur désir d'autrui que cette présence d'autrui. Ils parlent de leur désir, de la satisfaction ou de la non-satisfaction de ce désir¹¹⁶. » Le filtre du *je*, dans un journal, semble beaucoup plus présent que sur un blogue. Le blogueur se pose en observateur du monde et tente, à travers la spécialité qu'on lui connaît (et qu'il s'est arrogée grâce à son personnage), de le comprendre, tandis que le diariste trace sa vie pas par pas, jour après jour, avec l'ambition de se comprendre mieux, et peut-être aussi de comprendre le monde dans lequel il vit.

¹¹⁴ *Ibid.* p. 176.

¹¹⁵ C'est le cas de 100% des billets contenus dans les trois recueils publiés chez Septentrion.

¹¹⁶ Béatrice Didier. *Le journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Littératures modernes », 1976. p. 177.

Le rythme du blogue

Un journal intime contient sa part de récit et sa part de discours. Très généralement, comme Béatrice Didier le constate¹¹⁷, le récit est fait au passé (ou, s'il est écrit au présent, on comprend que le diariste écrit quelque chose qui s'est passé auparavant) et le discours (réflexions, délires), au présent.

À ce sujet, le blogue semble subir, encore une fois, l'influence de l'instantanéité d'Internet. Bien que plusieurs anecdotes présentes dans les trois blogues publiés chez Septentrion soient écrites au passé (environ la moitié des chroniques de la Mère indigne, quelques récits de Lucie et une proportion infime des courses du chauffeur de taxi), la plupart semblent être écrites au présent, comme si l'action se déroulait au moment de l'écriture : « Je suis en direction sur un appel, lorsque je stoppe à un feu rouge à côté d'une vieille Chevrolet Monte-Carlo. » (TN, p. 85) Dans un blogue, le temps dominant est, sans contredit, le présent. Cela s'explique par le temps de la lecture : puisqu'on lit l'événement quelques heures à peine après qu'il s'est produit, le passé est peut-être trop lointain pour l'expérience. Ce passé, on est habitué de le voir dans un roman, dans une nouvelle ; dans un récit qui s'est déroulé bien avant le moment de la lecture. Même la presse écrite raconte le plus souvent un événement ayant eu lieu la veille. Le blogue, par son caractère instantané, préfère généralement le présent.

Il reste que le lecteur d'un blogue est conscient que l'événement s'est produit *avant* son écriture. Là-dessus, rien ne le distingue du journal intime. En fait, c'est sur

¹¹⁷ *Ibid.* p. 159-175, « Chapitre II. L'emploi du temps. »

le plan du rythme de publication et non sur celui du rapport réel au passé que ces deux discours empruntent des voies totalement différentes.

On peut facilement comprendre en quoi la description suivante, faite par Béatrice Didier à propos du rythme du journal intime, n'a rien à voir avec celui du blogue :

On retrouve au niveau de la phrase les caractéristiques du rythme d'ensemble du journal : une tendance à la répétition, sinon à la redite. Le journal est fait de lenteur et de maturation ; les jours se ressemblent. La phrase reflète cette immobilité et cette monotonie : elle est le moyen par lequel l'écrivain se les approprie, les intériorise¹¹⁸.

Tout à l'opposé, le blogue tente de donner une vie unique, spéciale à chaque jour qui passe, à chaque anecdote racontée. Cette différence tient surtout au fait que, lorsque le blogueur raconte sa journée, il la raconte pour des lecteurs extérieurs à lui, alors que, selon l'« hypothèse originelle du journal intime », le diariste « n'avait pas de lecteur prévu ; il ne devait pas être publié¹¹⁹ ». Faire de sa journée un écrit digne d'être lu et la coucher sur papier pour son propre plaisir, voilà deux choses très différentes qui donnent, au bout du compte, deux textes très différents. Bien sûr, il faut toujours présumer que le diariste est conscient d'une possible publication de son journal et qu'il l'écrit en conséquence. Malgré cela, il adopte ce « rythme monotone de la phrase¹²⁰ », il se répète, il se rappelle à lui-même (ou à son lecteur) des événements déjà racontés dans le journal, parce que telle est la nature de l'exercice.

¹¹⁸ *Ibid.* p. 166.

¹¹⁹ *Ibid.* p. 167.

¹²⁰ *Ibid.*

Le blogue, de son côté, n'est pas lent, mais rapide ; il n'est pas monotone, mais dynamique ; et il n'est pas uniquement quotidien : il est aussi thématique.

L'édition d'un journal, celle d'un blogue

Dans son ouvrage *Le journal intime*, Béatrice Didier commence sa partie intitulée « Le journal, œuvre littéraire : forme et structure » par déterminer ce que le journal n'est pas. Elle s'attaque d'abord à la définition la plus générale possible d'un journal : « À peine peut-on affirmer qu'il s'agit d'un texte en prose à la première personne. Où commence le vers ? Où finit la prose ? [...] Quant à l'usage de la première personne, s'il est assez général, et nettement dominant, il n'est pas de règle¹²¹. » Tout cela est aussi vrai pour le blogue. Béatrice Didier en rajoute : « Pas de “logique du récit” comparable à celle qui existe dans le conte ou dans le roman. Pour une raison bien évidente : il n'y a pas vraiment de récit¹²². » Encore une fois, on reconnaît le blogue dans cette affirmation.

Le journal étant nécessairement régi par certaines règles, Béatrice Didier tente, par la suite, d'en extraire quelques constantes : « disons que le journal intime semble ressortir essentiellement à la littérature écrite¹²³ ». Elle s'empresse, néanmoins, de mentionner la possibilité de *dicter* un journal à un scripteur, mais elle ajoute que cela reste du domaine de l'écrit. Le blogueur, de son côté, dispose de ressources multimédias inconnues au diariste, et il les utilise fréquemment : cela constitue parfois l'essence même du blogue. C'est le cas du blogue *Juste un peu frustrée*, qui présente des animations en trois dimensions où il est beaucoup questions

¹²¹ *Ibid.* p. 140.

¹²² *Ibid.*

¹²³ *Ibid.*

de la blogosphère¹²⁴. Certains blogueurs illustrent les personnages qu'ils incarnent et nous les font *voir* à l'aide d'animations en trois dimensions. Évidemment, les diaristes ne disposent pas de telles ressources.

Toujours selon Béatrice Didier, il existe « deux familles de diaristes nettement opposées. Ceux qui considèrent le journal comme un document dont la valeur essentielle est justement d'être un témoignage de leur vie, au jour de jour¹²⁵ », qui n'y apportent donc aucune modification, et « les écrivains qui “travaillent” leur journal intime, l'améliorent ou le mutilent¹²⁶ ». Une distinction semblable peut s'appliquer dans le cas du blogue. Si un blogue est un témoignage au jour le jour de la vie du blogueur, il l'est pour des gens qui le lisent *au jour le jour*, justement : cela garantit une valeur authentique au document (dans la mesure où on a la certitude que l'auteur n'a rien modifié après coup¹²⁷). Pourtant, avec le temps, certains blogueurs préfèrent modifier leur blogue, ou carrément le supprimer, alors que d'autres apprécient l'idée de laisser sur le web les archives de leurs anciens blogues. J'ai pu constater cette opposition dans mon corpus principal : Sophie Bienvenu a supprimé toute trace de son blogue *Lucie le chien*, sous prétexte de passer à autre chose, alors que Caroline Allard, qui a changé deux fois de blogues, a laissé ces deux « vieux » blogues en

¹²⁴ La fêlée. *Juste un peu frustrée*, < <http://justeunpeufrustree.wordpress.com/> >.

¹²⁵ Béatrice Didier. *Le journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Littératures modernes », 1976. p. 143.

¹²⁶ *Ibid.* p. 144.

¹²⁷ Même si l'auteur modifie son texte, il pourra déjà avoir été lu par un certain nombre de lecteurs. Aussi, la plupart des blogueurs, si c'est nécessaire, préfèrent ajuster le tir dans un billet ultérieur, où ils expliquent et corrigent les erreurs qu'ils ont faites, un peu à la manière d'un erratum.

ligne, intacts¹²⁸. Cependant, si on veut parler de familles de blogue « nettement opposées », pour les comparer aux « deux familles de diaristes nettement opposées¹²⁹ » de Béatrice Didier, un problème se pose : tous les textes de la première famille peuvent devenir très difficiles à trouver. Leurs auteurs peuvent avoir supprimé leurs bases de données et leur blogue peut ne subsister que par bribes, grâce à des programmes comme la Wayback Machine¹³⁰.

Cette dualité du journal intime entre sa fonction de témoignage et son caractère d'« œuvre rédigée » trouve un écho autrement plus intéressant dans le blogue lorsqu'on parle de publication. Comme on l'a vu dans le chapitre précédent, le blogue connaît une certaine hésitation à propos de la façon de rendre son caractère périodique : *Un taxi la nuit* est imprimé en ordre achronologique, *Lucie le chien* en ordre chronologique et *Les chroniques d'une mère indigne* selon une logique thématique. Peut-on dire du blogue qu'il perd son essence lorsqu'on opère des coupures et des réorganisations contraires à sa forme originelle ? Dans la mesure où il est principalement motivé par son thème, il est évident que non. Il est également exagéré de l'affirmer pour le journal : si ce dernier est, de toute façon, une œuvre écrite qui met en scène un personnage, un *moi* autre que l'écrivain en personne, il est déjà autre chose qu'un témoignage fidèle de sa vie.

¹²⁸ Son premier blogue, < <http://mereindigne.blogspot.com> > ; son deuxième, < <http://www.mereindigne.com> > ; son troisième, < <http://www.trashindigne.blogspot.com> >.

¹²⁹ Béatrice Didier. *Le journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Littératures modernes », 1976. p. 143.

¹³⁰ < <http://www.archive.org/web/web.php> >. Ce site a pour objectif de constituer une mémoire (partielle) du web.

Le blogue, un journal intime en ligne ?

Au début du présent chapitre, je citais Philippe Lejeune et Catherine Bogaert, qui affirmaient voir un lien de continuité entre le journal intime et le blogue, comme si le deuxième était l'évolution numérique du premier. Or, bien au contraire, la plupart des différences observées entre les deux discours sont l'œuvre plus ou moins directe d'Internet. La publication immédiate d'un blogue lui interdit l'intimité du journal. Cela influence la réflexion de l'auteur : elle entre dans le domaine de l'extériorité, alors que le journal est un genre de l'intériorité. Cela a aussi un impact sur le rythme du texte. Tandis que le blogueur est pris dans une esthétique de la vitesse, de l'instant, le diariste écrit la répétition, la langueur des jours qui passent. Même l'auteur-narrateur-personnage subit la médiation d'Internet : d'une triple identité du *moi*, propre au diariste, il se recentre en un fragment de ce personnage, spécialiste d'une facette précise de l'existence de l'auteur (son métier, son statut parental, son chien). Cette fragmentation se rapporte aussi à la lecture hypertextuelle telle que la conçoit Christian Vandendorpe : « par sa nature, l'hypertexte se prête idéalement à des parcours de lecture et de navigation multiséquentielle¹³¹ ». Ce mode d'organisation de l'écran, de lecture à l'écran, n'est pas celui du livre, encore moins du livre « intime ». Considérant, absorbant tout cela, les blogueurs font le choix de sélectionner, dans leur vie, le ou les aspects qu'ils souhaitent partager dans leur blogue.

¹³¹ Christian Vandendorpe. *Du papyrus à l'hypertexte. Essai sur les mutations du texte et de la lecture*, Montréal, Éditions Boréal, 1999. p. 50.

Que les différences entre le blogue et le journal intime soient issues d'Internet ou d'ailleurs, elles restent des différences. Lorsque les Éditions du Septentrion ont imprimé des blogues, ces derniers ont été extraits d'Internet. Pourtant, ils ne sont pas devenus des journaux intimes. Bien au contraire, leur aspect thématique et extériorisé a été renforcé.

Bref, le blogue et le journal intime sont deux formes de discours bien différentes, permettant d'exprimer des choses différentes en suivant des modèles fort différents. D'un point de vue générique, il est impossible de les regrouper sous une même définition.

CHAPITRE III

LE BLOGUE, UN TYPE D'ESSAI ?

Si la corrélation entre le blogue et le journal intime a beaucoup été faite par les observateurs, l'essai n'a jamais, à ma connaissance, attiré pareille attention. Que personne n'ait soulevé l'hypothèse du blogue comme une continuité cathodique de l'essai, cela est probablement causé par un double oubli.

Premièrement, ce que Dominique Combe appelle le « lecteur naïf » a tendance à englober « les textes qui ne peuvent ressortir ni à la fiction, ni à la poésie, ni au théâtre » sous la bannière de l'essai. Cet essai plutôt large, imprécis, tient à une seule constante : « le privilège accordé à la réflexion, aux idées, à la pensée discursive et non à l'imagination, exaltée par la fiction ». Le cas d'un fait réel *narré*, comme on en trouve dans les blogues, n'est pas envisagé : le lecteur fait-il davantage appel à son imagination ou à « ses facultés intellectuelles¹³² » pour se représenter la scène ?

Deuxièmement, que les premiers commentateurs du blogue y aient vu un moyen pour quiconque d'assouvir instantanément ses pulsions « graphomanes », pour le dire comme Milan Kundera, cela se comprend. Qu'ils n'aient vu que ça me semble une conclusion hâtive ; la publication des trois recueils de billets de blogue, chez Septentrion, prouve que la question ne s'expédie pas si facilement.

Si on ne prend pas les deux « raccourcis » mentionnés ci-haut pour observer le phénomène du blogue, deux choses sautent aux yeux. Il y a d'abord l'aspect thématique déjà mis en lumière et, conséquemment, un premier point commun avec

¹³² Pour les trois citations : Dominique Combe. *Les genres littéraires*, Paris, Éditions Hachette, coll. « Contours littéraires », 1992. p. 16.

l'essai. Si ce dernier est « un “texte sans sujet”¹³³ », il est certainement dominé par un thème (qui peut être aussi large que « le monde » ou « la société »). De plus, les livres qui abritent le blogue et l'essai ont un format à peu près identique :

les recueils d'essais sont savamment (dés)ordonnés : leurs textes s'appellent, s'opposent, se répondent pour poser une nouvelle question. En passant du journal ou de la revue au livre, les articles se détachent « de la circonstance particulière (événement politique, rencontre, lecture, etc.) qui les a suscités et qui risquait d'obscurcir leur autonomie comme textes » [François Ricard. « L'essai », *Études françaises*, vol. 13, n^{os} 3-4, octobre 1977. p. 369]. Ils sont projetés dans un contexte littéraire qui est « un nouveau système de rapports » où la critique peut coexister avec le témoignage, la méditation, la recherche¹³⁴.

On assiste à un phénomène semblable lors de la « mise en livre » du blogue. Les fragments (billets) de ce dernier perdent leur contexte d'origine, ainsi que les réactions qu'ils ont suscitées. Il en va de même pour l'essai argumentatif qui, lorsqu'il est publié dans un journal ou une revue, génère souvent des réponses de la part de personnes diverses : des gens visés par l'essai, des experts en la matière traitée dans l'essai qui ont une opinion différente sur la question, des critiques, d'autres essayistes, etc. En outre, si un essayiste peut répondre à un essai en écrivant lui-même un essai (c'est le cas de Leibniz qui répond à Locke dans ses *Nouveaux essais sur l'entendement humain*), un blogueur peut répondre à un billet sur son propre blogue (les exemples sont multiples dans la blogosphère). Ces deux discours, en apparence

¹³³ Laurent Mailhot. *L'essai québécois depuis 1845. Étude et anthologie*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Cahiers du Québec. Littérature », 2005. p. 16.

¹³⁴ *Ibid.* p. 4-5.

monologiques, ont également une bonne base dialogique : énoncer sa réaction face à un autre énoncé crée bel et bien un dialogue.

On pourrait objecter que le blogue, lorsqu'il passe au livre, est déjà logiquement disposé par ordre chronologique, alors que l'essayiste doit inventer une logique à ses œuvres. On l'a vu, cet « ordre chronologique » pose problème aux blogueurs : Pierre-Léon Lalonde l'a inversé, Caroline Allard n'en a presque pas tenu compte (et, surtout, elle ne l'a pas indiqué dans son recueil). Nulle évidence, ici, d'une quelconque différence entre le blogue et l'essai.

En fait, à première vue, ce qui distingue le blogue du journal intime le lie à l'essai : il doit justifier son autorité en la matière qu'il traite¹³⁵ ; chacun de ses « fragments » (qu'ils soient sous forme de texte ou sous forme d'entrées de blogue, sur le web) correspond à une certaine idée, à un certain thème.

Pour ces raisons, une confrontation (à la manière de celle appliquée dans le chapitre précédent) entre le blogue et l'essai s'impose. Mais un problème de taille se pose : comment définir l'essai ? Si, généralement, on s'entend pour cadrer, au moins évasivement, le journal intime (écrit au *je*, hautement biographique, quotidien, daté, etc.), l'essai génère des réflexions beaucoup plus complexes, parfois même contradictoires. Jean Starobinski pose d'ailleurs la question dans le titre et dans l'incipit de son article « Peut-on définir l'*essai* ? » : « peut-on définir l'*essai*, une fois

¹³⁵ Le type d'essai auquel cela s'applique a été défini par R. Lane Kauffmann dans son article « La voie diagonale de l'essai : une méthode sans méthode », recueilli par François Dumont dans *Approches de l'essai* (Québec, Nota bene, coll. « Visées critiques », 2003, p. 218) : « Dans sa première capacité, intradisciplinaire, l'essayiste-critique doit se tenir au courant des progrès considérables réalisés dans les techniques d'analyse : il doit être un spécialiste. »

le principe admis que l'essai ne se soumet à aucune règle ?¹³⁶ » Plusieurs ont tenté de répondre à cette question. La plupart du temps, sans en arriver à une réponse claire, ils réussissent à clarifier certains aspects de l'essai.

Afin de définir un genre qui semble irréductible à une définition unique, multiplier les points de vue critiques apparaît être une bonne méthode. Ces opinions diverses seront considérées comme autant d'usages de l'essai, dont je prendrai la mesure afin de les comparer au blogue. À ce propos, mon corpus critique sera constitué des textes regroupés dans *Approches de l'essai. Anthologie* par François Dumont (2003).

De ces différents usages de l'essai, je retiendrai cinq éléments qui me semblent particulièrement comparables au blogue. D'abord, le caractère introspectif de l'essai, son statut d'œuvre *en train* de s'écrire, trouve un écho certain dans le blogue. Ensuite, l'objet de l'essayiste, que ce soit par rapport aux thèmes qu'il aborde ou, dans le cas d'un essai introspectif, par rapport à lui-même, sera comparé à celui du blogue, particulièrement en ce qui concerne le rôle qu'y exerce l'expérience de l'auteur. Puis, ce que Marc Angenot appelle « l'essai-médiation » présente un essayiste qui se met en scène ; cela rappelle le blogueur. Par la suite, l'essai et le blogue subissent une évolution semblable lorsqu'on les sort de leurs contextes respectifs pour les recueillir dans un livre. Finalement, le dialogue qui s'installe entre l'essayiste et ses lecteurs révélera les particularités de celui entre le blogueur et les siens.

¹³⁶ Jean Starobinski. « Peut-on définir l'essai ? », recueilli dans *Approches de l'essai. Anthologie*, Québec, Nota bene, coll. « Visées critiques », 2003, textes rassemblés et présentés par François Dumont. p. 166.

L'essai (*essayer*)

Quiconque réfléchit sur l'essai se réfère, à un moment ou à un autre, au fondateur du genre, Montaigne, et à ce qu'il tentait d'accomplir en écrivant ses *Essais* :

Qu'est-ce que l'essai ? Le mot fut créé et illustré en français par Montaigne, qui en fit une expérience concrète, une épreuve, un test. Ses *Essais* sont un outil de mouvement, plein d'arrêts, de détours, de surprises et de suspens. Une manière plutôt qu'une matière, une chasse plutôt qu'une prise. L'essayiste poursuit infatigablement, par reprises et variations, un thème inépuisable. Il ne cherche pas l'absolu, la Vérité (« Que sais-je ? »), mais le mouvement le plus juste. Sa quête ne s'épuise pas en solutions ou en dénouements, elle s'interroge jusqu'au bout d'elle-même¹³⁷.

Même si cette pratique originelle de l'essai date du XVI^e siècle et qu'il serait inconséquent de l'opposer au blogue des années 2000, l'essence même du genre est demeurée bien présente chez les essayistes de toute époque. Cette recherche du « mouvement le plus juste », cette constante interrogation et cette « manière plutôt qu'une matière » caractérisent toujours la pratique de l'essai.

Or, on l'a vu à propos du rythme lent, répétitif du journal intime, toute poétique du détour, de la digression s'agence mal avec les blogues étudiés ici. L'essai qui se définit par le verbe « essayer », qui tente de découvrir une forme juste à partir d'un sujet traité sans véritable rigueur démonstrative, dont l'écriture n'est motivée que par le désir de l'auteur d'en savoir un peu plus sur ce qu'il pense réellement, ou sur sa manière d'y penser, cet essai défini par la recherche, le détour, sinon

¹³⁷ Laurent Mailhot. *L'essai québécois depuis 1845. Étude et anthologie*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Cahiers du Québec. Littérature », 2005. p. 16.

l'égarément, trouve difficilement un écho dans la forme brève, concise du blogue. Le mot « blogue », d'ailleurs, vient des mots anglais « *web* » et « *log* » ; dans le mot « *web* », il y a l'idée d'une connexion à Internet, d'un lien direct, sans intermédiaire, avec le monde, et dans « *log* », celle de registre, de consignation.

On ne peut cependant nier le caractère réflexif du blogue. On l'a vu, la plupart des anecdotes contenues dans les billets de blogue sont mises au service d'une réflexion ou d'une démonstration plus large. Par exemple, Caroline Allard, dans son billet intitulé « Aider vos enfants à dire oui, euh, je veux dire non, à la drogue », narre une conversation qu'elle a eue avec sa fille à propos de la drogue. L'objectif du billet est de réfléchir, à partir d'un exemple (le sien), sur la manière d'aborder le sujet de la drogue avec ses enfants de manière à ce que ces derniers s'en détournent : « Bilan de la discussion : mitigé. [...] Mais me rappeler la prochaine fois de ne *pas* mettre l'accent sur de quelconques effets hallucinogènes potentiellement vachement cools. » (MI, p. 153) Caroline Allard est bel et bien dans un état de recherche, de découverte, d'*essai-erreur*. Ce sont ses actions qui constituent sa recherche, et cela aussi est caractéristique du blogue : les blogueurs préfèrent de loin aborder des sujets concrets, ayant une application immédiate sur la vie réelle. L'instantanéité de leur média les y incite fortement.

À ce sujet, l'exemple d'un autre blogue thématique, *Le hockey pour les filles*, est encore plus probant, car son auteure, Miss Miller, n'y pratique à peu près pas l'anecdote. Elle traite de hockey d'un point de vue « féminin » ; ses textes consistent très souvent en une réflexion sur les Canadiens de Montréal, sur l'engouement social pour cette équipe, sur le sport en soi, sur les noms des joueurs, etc. :

Koivu, Kovy, ça marchera pas.

Une monitrice de camp de vacances vous expliquerait ça, M'sieur Gainey. Kovy, c'est le leader négatif typique. Pour que ça roule, tu l'attrapes à coup de sans-toi-ça-marchera-pas-j'ai-besoin-d'aide-t'es-tellement-plus-cool-que-les-autres, ensuite, tu lui confies une grande responsabilité telle que porter la trousse de firstaid (en cas de pas de budget pour une trousse, un gros C fera l'affaire)¹³⁸.

Dans ce billet, Miss Miller fait le bilan de la saison des Canadiens. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus éloigné, au point de vue thématique, d'un essai comme « De la constance » ou « De l'amitié ». Toutefois, du moment que l'anecdote, dans un billet de blogue, n'est pas prioritaire, on se retrouve devant un texte réflexif qui ressemble beaucoup à l'essai cognitif décrit par Marc Angenot dans son ouvrage *La parole pamphlétaire* : « L'essai cognitif cherche à se placer dans une perspective universelle et neutre. [...] [Il] se donne pour soumis à la chose même, ou plutôt d'un point de vue idéaliste, à la force contraignante des idées¹³⁹. » Miss Miller ne commence pas son billet en signalant qu'il s'agit de son opinion : son idée est juste, indépendamment de son caractère éminemment personnel. En outre, son blogue a été créé pour *expliquer* le hockey à son amie « Mimi », ce qui est signalé à la fin de chaque billet par le leitmotiv « *Le hockey pour les filles* est une chronique pour mon amie Mimi... ». Voilà une motivation (l'explication, la démonstration) qui correspondrait bien à un essai cognitif.

Le statut périodique des réflexions bloguesques telles que celles de Miss Miller et de Caroline Allard ajoute un autre élément de correspondance entre l'essai

¹³⁸ Miss Miller. *Le hockey pour les filles*, < <http://lehokeypourlesfilles.wordpress.com/> >. « Le hockey pour les filles : La science inexacte du bilan (part 2) », 6 mai 2008, consulté le 31 mai 2008.

¹³⁹ Marc Angenot. *La parole pamphlétaire*. Paris, Éditions Payot et Rivages, 1995. p. 49.

et le blogue. Le principe même d'un essai est d'« essayer » sa pensée, de l'exercer par l'écriture sur un sujet dont on n'arrive jamais tout à fait à bout. Voilà qui ressemble à l'entreprise bloguesque, qui consiste à développer sa pensée, jour après jour, autour d'un thème initial. La différence résiderait dans le temps de la publication : si l'essayiste a l'occasion de changer d'avis entre le moment où il écrit un essai et celui où il le donne à la publication, le blogueur écrit sa pensée *sur le coup*. Cette pensée peut changer au fil du temps, elle peut se préciser, et le lecteur suit, en temps réel, cette évolution.

L'objet de l'essayiste

À priori, vu la grande latitude formelle dont il dispose, l'essayiste peut toucher tous les thèmes imaginables. On pourrait en dire autant du romancier, du diariste et même du blogueur. Or, si on distingue principalement ces genres parce que leurs *formes* diffèrent, il ne serait pas faux d'affirmer que celles-ci prédisposent l'écrivain à traiter de certains sujets. Bien sûr, il est possible d'expliquer le spleen dans son journal intime, ou de parler du triangle amoureux dans un conte : aucune loi ne limite les écrivains dans leurs choix génériques. Toutefois, je m'attacherai aux thèmes *généralement* abordés dans l'essai et dans le blogue, afin d'en faire ressortir des différences.

Concernant l'objet de l'essayiste, Georg Lukács écrit, dans « Nature et forme de l'essai » :

Il est donc des événements de la vie qu'aucun geste ne peut exprimer et qui cependant aspirent à l'expression. [...] Il s'agit de l'intellectualité, de la conceptualité éprouvée comme vécu de l'affectivité, en tant que réalité immédiate, en tant que principe spontané d'existence ; il s'agit de la vision du monde dans sa pure nudité en tant qu'événement psychique, en tant que force motrice de la vie. [...] Un homme qui vit une expérience de ce genre, rien d'extérieur ne peut l'exprimer, — comment une œuvre littéraire pourrait-elle lui donner forme ?¹⁴⁰

Si, comme le croit Lukács, l'essai traite bel et bien de ces « événements de la vie qu'aucun geste ne peut exprimer », nous sommes face à un élément de dissemblance

¹⁴⁰ Georg Lukács. « Nature et forme de l'essai », recueilli dans *Approches de l'essai. Anthologie*, Québec, Nota bene, coll. « Visées critiques », 2003, textes rassemblés et présentés par François Dumont. p. 26-28.

majeure entre lui et le blogue. En reprenant, phrase par phrase, la définition citée ci-haut, on voit clairement en quoi elle ne s'applique pas au blogue. Cette « vision du monde » exprimée « en tant qu'événement psychique » s'accord mal avec les trois blogues étudiés : ces derniers fonctionnent sur la base d'anecdotes, d'événements courts, non d'une vision globale du monde. En outre, cette anecdote, c'est l'objet du blogueur exprimé « à l'extérieur », pour reprendre le terme de Lukács : le billet de blogue, en tant qu'œuvre, ajoute un style, une forme à cet objet, mais c'est dans la vie concrète elle-même que ce dernier a eu lieu. Puisque Lukács divise en trois niveaux l'objet de l'essayiste (l'événement psychique, sa forme et l'expression artistique de cette forme, soit l'essai), on peut appliquer le même modèle au blogue à partir des éléments suivants : l'événement, l'anecdote et le billet. L'événement est *ce qui s'est passé* ; l'anecdote, le point de vue par lequel l'auteur l'a perçu et raconté ; le billet, l'expression (artistique ?) de ce point de vue. De la comparaison entre le modèle lukácsien de l'essai (événement psychique, forme, essai) et celui du blogue (événement, anecdote, billet), on constate que, si l'essai et le blogue peuvent traiter de sujets semblables, ils le font à partir d'angles différents. La plupart du temps, le second part du concret, de la vie, alors que le premier s'intéresse à un produit de l'esprit : « la littérature puise ses motifs dans la vie (et dans l'art) ; pour l'essai, l'art (et la vie) sert de modèle¹⁴¹ ». Lukács creuse davantage cette différence lorsqu'il affirme que l'essai est « aussi éloigné que possible de la vie¹⁴² ».

¹⁴¹ *Ibid.* p. 33.

¹⁴² *Ibid.* p. 31.

Toutefois, les opinions divergent à propos de cet éloignement entre l'essai et la vie. Jean Starobinski s'inspire des *Essais* de Montaigne pour avancer que l'essai traite bel et bien du monde concret :

Le champ d'expérience, pour Montaigne, est d'abord le *monde* qui lui résiste : ce sont les objets que le monde offre à sa prise [...] la substance soumise à sa pesée, une pesée qui chez lui [...] est moins l'acte instrumental que pratiquera littéralement Galilée, qu'une pondération à mains nues, un façonnement, un maniement.

[...]

Montaigne fait l'essai du *monde*, avec ses mains, avec ses sens¹⁴³.

Starobinski insiste sur l'aspect tactile de l'entreprise de Montaigne, mettant ainsi l'accent sur son caractère concret, réel. Nul doute que l'essai, ici, a tout à voir avec la vie, et que l'essayiste cherche à la comprendre, non pas en s'en éloignant, mais en relatant son expérience de celle-ci. Vu sous cet angle, l'essai est on ne peut plus similaire au blogue : l'objet même de ce dernier n'est-il pas son expérience personnelle ?

À propos de l'expérience, justement, Theodor Adorno affirme : « Le rapport à l'expérience [...] est un rapport à l'histoire tout entière ; l'expérience simplement individuelle [...] est elle-même médiatisée par l'expérience plus vaste de l'humanité historique¹⁴⁴. » Le blogueur, de son côté, met beaucoup l'accent sur cette « expérience individuelle » et très peu sur « l'humanité historique ». On trouve des traces de ce « rapport à l'expérience » dans les trois blogues publiés chez Septentrion.

¹⁴³ Jean Starobinski. « Peut-on définir l'essai ? », recueilli dans *Approches de l'essai. Anthologie*, Québec, Nota bene, coll. « Visées critiques », 2003, textes rassemblés et présentés par François Dumont. p. 171 et 173.

¹⁴⁴ Theodor Adorno. « L'essai comme forme », recueilli dans *Approches de l'essai. Anthologie*, Québec, Nota bene, coll. « Visées critiques », 2003, textes rassemblés et présentés par François Dumont. p. 62.

Par exemple, les titres de tous les billets de *Lucie le chien* contiennent les mots « Lucie le chien » : il est difficile de mettre davantage l'accent sur *une* expérience précise. Pierre-Léon Lalonde, pour sa part, invite ses lecteurs à « monter à bord de [son] monde ». (TN, p. 9) Caroline Allard, elle, se base sur « les situations lors desquelles [elle a elle-même] ri de [ses] enfants ». (MI, p. 10) N'oublions pas l'aspect fortement anecdotique du discours bloguesque et la mise au premier plan de l'expérience personnelle qui en découle. En outre, la manière du blogue de construire un personnage de spécialiste et d'utiliser l'anecdote pour le définir, en plus de renforcer l'aspect « individuel » de l'écriture, correspond à l'idée que se fait Adorno d'un mauvais essai : « le mauvais essai raconte des personnages au lieu d'ouvrir l'accès à la chose¹⁴⁵ ». À l'opposé, un blogue thématique, ou un « bon » blogue, pour reprendre la terminologie morale d'Adorno, raconte des personnages.

Si on fait la synthèse des éléments comparables dans les manières du blogue et de l'essai de traiter leur objet, on arrive à des conclusions *très* larges : le blogueur et l'essayiste écrivent à partir d'expériences personnelles, auxquelles ils apposent un style propre qui fait, ou qui peut faire, l'œuvre d'art. En revanche, cette confrontation a permis de dégager une différence majeure entre les deux pratiques, au point de vue générique, qui concerne le moment où l'expérience a été couchée sur papier. Le blogue rend compte d'un savoir vécu dans l'immédiat, alors que l'essai est souvent le résultat d'un travail de réflexion, d'une longue accumulation d'expériences. C'est la position d'André Belleau : « À dix-huit ans, on peut être Rimbaud, on ne peut pas

¹⁴⁵ *Ibid.* p. 55.

être essayiste¹⁴⁶. » Voilà deux façons très différentes, sinon carrément antinomiques, d'aborder un problème.

¹⁴⁶ André Belleau. « Petite essayistique », recueilli dans *Approches de l'essai. Anthologie*, Québec, Nota bene, coll. « Visées critiques », 2003, textes rassemblés et présentés par François Dumont. p. 162.

Le sujet de l'essayiste

Une vue d'ensemble de la critique essayistique permet de constater que, concernant le sujet d'un essai, deux écoles de pensée s'affrontent. La première, mettant l'accent sur le caractère « personnel » des *Essais* de Montaigne, croit que le sujet d'un essai est nécessairement son auteur et que, quels que soient ses propos, ils ne sont que des excuses pour parler de lui-même. Marc Angenot nomme cette forme *l'essai-médiation* et il en énonce quelques généralités :

La structure générale du discours est hasardeuse, zigzagante ; le passage d'une proposition à l'autre se fait non par l'essentiel mais par l'accessoire ; l'image intuitive y a plus de force que le syllogisme. [...]

Le caractère discontinu du développement [...] s'explique du fait qu'il ne s'appuie pas sur un *savoir* mais cherche à en saisir la genèse, à travers l'intuition ou le « vécu » si l'on veut.

[...]

Le *moi* de l'énonciateur sera sans cesse présent, non comme garant de la vérité de son écrit mais comme conscience et mesure de sa portée¹⁴⁷.

La seconde, se réclamant plutôt de la grande diversité des matières abordées par Montaigne, pense que l'essai peut traiter tous les objets qu'il désire et que l'exercice de l'essai consiste à mettre sur papier une opinion réfléchie sur une chose donnée. Cet *essai-diagnostic*, toujours selon Marc Angenot, diffère, à bien des égards, de l'essai-méditation :

[L'essai-diagnostic] correspond à un discours qui cherche à prendre en charge et à poser en termes de relations un ensemble d'objets notionnels, sans critique du mode d'appréhension

¹⁴⁷ Marc Angenot. *La parole pamphlétaire*. Paris, Éditions Payot et Rivages, 1995. p. 57.

qui détermine leur organisation. Il s'agit d'occuper un certain espace idéologique et d'en stabiliser les éléments. [...]

L'essai-diagnostic cherche à rassembler une série de phénomènes et à en tirer des lois en se constituant en un tout fermé¹⁴⁸.

Au premier coup d'œil, on voit que cette seconde forme d'essai s'éloigne sensiblement du blogue. Certes, ces deux formes de discours peuvent traiter n'importe quel sujet, mais le blogue ne cherchera pas à « tirer des lois en se constituant en un tout fermé » : sa publication même, par fragments périodiques modifiables à souhait, s'oppose à une telle pratique. Le blogue est nécessairement ouvert et partiel, fragmentaire. Il cherche rarement à tirer des « lois » de ses propos ; tout au plus le blogueur va-t-il conclure un billet par une morale légère du genre : « Mais bon, une fois n'est pas coutume ! » (TN, p. 125)

De son côté, l'essai-méditation présente davantage de similitudes avec le blogue. Il arrive souvent que la structure d'un billet soit « hasardeuse » et « zigzagante » ; n'oublions pas que ces textes sont souvent publiés quelques minutes après avoir été écrits, comme en témoignent certaines fautes d'orthographe, attribuables à l'absence de relecture : « même le son de l'aspirateur n'arrive pas à enterré [*sic*] le son de la saison-morte [*sic*]¹⁴⁹ ». De plus, les blogueurs de mon corpus, tout comme l'essayiste-méditant, se basent énormément sur leur vécu. Si ces blogueurs acquièrent une certaine spécialité, c'est d'ailleurs à travers ce vécu. Finalement, le « moi de l'énonciateur » est omniprésent, dans un cas comme dans l'autre.

¹⁴⁸ *Ibid.* p. 47.

¹⁴⁹ Miss Miller. *Le hockey pour les filles*, < <http://lehokeypourlesfilles.wordpress.com/> >. « Le hockey pour les filles : Se magasiner un sport de rechange », 12 juin 2008, consulté le 15 juin 2008.

On a vu, dans le premier chapitre, que les blogueurs accédaient au statut de diffuseurs d'une parole publique souhaitée pertinente, voire d'écrivains, par la construction d'un personnage centré sur un aspect spécifique de leurs vies respectives (chauffeur de taxi, mère indigne, etc.). Or cette « autorité » du *moi* est assez similaire à celle de l'essayiste, que Lukács définit ainsi : « Toutes ces conditions de la force de conviction et de la validité de la vision, l'essai les puise en lui-même¹⁵⁰. » Plus loin, il ajoute : « L'essayiste doit maintenant se pencher sur lui-même, il doit se trouver lui-même et doit construire à partir de ce qui lui est propre quelque chose d'original¹⁵¹. » Bref, selon Lukács, l'essai porte sur l'essayiste et, puisque le sujet de ce dernier est, à toutes fins pratiques, lui-même, cela le place dans une position d'autorité absolue (à condition de croire que le plus grand spécialiste d'un individu est cet individu). Le personnage du blogueur, lui, est un peu plus spécialiste. Son autorité vient de ses expériences personnelles, mais pas de toutes. Il faut dire qu'on imagine difficilement un essayiste piger dans *toutes* ses connaissances pour enrichir *un seul* essai ; il est évident qu'il n'utilise qu'une fraction de celles-ci. La différence avec le blogueur, c'est que sa sélection va de pair avec le choix thématique du blogue : Caroline Allard a choisi d'utiliser la fraction parentale de son expérience totale, Miss Miller ne retient que son expérience d'amatrice de hockey, etc.

Voilà qui semble faire consensus : le sujet de l'essayiste, c'est l'essayiste qui réfléchit sur le monde. Il serait pour le moins imprécis d'en dire autant du sujet du blogueur. Certes, ce dernier tire son œuvre de son expérience personnelle ; certes,

¹⁵⁰ Georg Lukács. « Nature et forme de l'essai », recueilli dans *Approches de l'essai. Anthologie*, Québec, Nota bene, coll. « Visées critiques », 2003, textes rassemblés et présentés par François Dumont. p. 35.

¹⁵¹ *Ibid.* p. 43.

pour ce faire, il se met en scène ; certes, il diffuse son opinion à partir de son autorité : toutefois, il centre son écriture autour d'un aspect précis de sa vie. Kauffmann affirme que « Montaigne peut s'écarter du sujet, jamais de lui-même¹⁵² ». Un blogueur comme Pierre-Léon Lalonde donne nombre d'exemples d'une méthode complètement à l'inverse de celle de Montaigne : il peut s'écarter « de lui-même », jamais « du sujet ». Il faut dire que le personnage du chauffeur de taxi se prête bien à la chose : ce dernier raconte ses anecdotes à partir de rencontres passagères. Il s'efface devant ses clients afin de rapporter leur histoire. Son sujet, c'est davantage ce qu'on partage avec lui que ce que ça lui fait de le partager. Voilà qui nuance, à tout le moins, la posture de l'essayiste, lui qui considère que de simplement donner sa vision du monde est, en soi, quelque chose d'intéressant et de pertinent, si l'on en croit Jean Terrasse : « L'essayiste ne saurait admettre ni que son expérience ne nous apprend rien sur le monde, ni que pour nous instruire il doive renoncer à être un sujet. Autant que le philosophe ou l'homme de science, il est convaincu que sa parole est porteuse de vérité¹⁵³. » Le blogueur ne saurait affirmer une telle chose. D'abord, il refuse de croire qu'il peut instruire sur *tous* les sujets (aussi se limite-t-il à un par blogue, et peu tiennent plusieurs blogues). Ensuite, s'il croit que partager son expérience nous en apprend sur le monde, il réduit son être, dans son blogue, à une fraction de ce dernier, qu'il définit clairement (Lucie le chien, la fille qui aime le hockey, etc.) et il met sans cesse l'accent sur l'*expérience* vécue, sur l'anecdote à partir de laquelle il peut

¹⁵² R. Lane Kauffmann. « La voie diagonale de l'essai : une méthode sans méthode », recueilli dans *Approches de l'essai. Anthologie*, Québec, Nota bene, coll. « Visées critiques », 2003, textes rassemblés et présentés par François Dumont. p. 190.

¹⁵³ Jean Terrasse. « L'essai ou le pouvoir des mythes », recueilli dans *Approches de l'essai. Anthologie*, Québec, Nota bene, coll. « Visées critiques », 2003, textes rassemblés et présentés par François Dumont. p. 117-118.

affirmer que « sa parole est porteuse de vérité ». Bref, si, dans un essai, « l'exercice de la réflexion interne est inséparable de l'inspection de la réalité extérieure¹⁵⁴ », dans un blogue, c'est la réalité extérieure du blogueur qui prime ; la réflexion intérieure, l'angle de vue de ce dernier sont balisés par le thème de son blogue. En ce sens, le blogueur comme sujet n'est pas l'élément central du blogue, mais plutôt une loupe, une lentille déformante à partir de laquelle le lecteur réfléchit à sa propre expérience du monde. Ne voit-on pas les blogues se répondre, se répandre et s'entre-lire perpétuellement ? L'essai est le fait d'une personne qui donne sa pensée ; le blogue est le fait d'une personne qui la prête. Et, nécessairement, lorsque cette pensée lui revient, elle est changée, elle est *partagée*.

¹⁵⁴ Jean Starobinski. « Peut-on définir l'essai ? », recueilli dans *Approches de l'essai. Anthologie*, Québec, Nota bene, coll. « Visées critiques », 2003, textes rassemblés et présentés par François Dumont. p. 175.

L'essai, un genre recueilli ?

Par l'impression, on a regroupé de nombreux billets d'un blogue dans un même recueil. Sur l'écran, chaque billet est encadré par tout un paratexte web, qui délimite très clairement son début et sa fin : le titre, la date, le nombre de commentaires, les commentaires, les « tags », pour ne nommer que les éléments plus fréquents de ce paratexte. Dans les deux cas, le blogue apparaît clairement comme un genre fragmentaire : chaque billet constitue un petit fragment de l'œuvre plus large (dans *Un taxi la nuit*, « la » nuit est en fait plusieurs nuits racontées l'une après l'autre). Quant au recueil d'essais, il peut prendre deux formes : il contient soit « des textes publiés de prime abord en recueil », soit « des textes publiés d'abord dans des périodiques [...] puis repris en recueil¹⁵⁵ ». La seconde forme semble la plus pertinente, dans une perspective de comparaison avec le blogue, parce que le parcours des textes est plus proche de celui d'un billet d'abord publié sur le web, puis imprimé en recueil. Il faudra aussi regarder de près le « recueil » constamment mis à jour que génère le blogue en soi, par ses archives facilement consultables sur Internet.

Le plus souvent, chaque essai d'un recueil de cette seconde forme est titré, ce qui implique deux choses : la reconnaissance du caractère individuel de chaque texte et la présence de divisions fortes à l'intérieur du livre (il n'est pas divisé en chapitres, mais bien en *textes distincts*). On peut ajouter à cela la « poétique du recueil »

¹⁵⁵ Pour les deux dernières citations : Irène Langlet. « Le recueil comme condition, ou déclaration, de littérarité : Paul Valéry et Robert Musil », recueilli dans *Approches de l'essai. Anthologie*, Québec, Nota bene, coll. « Visées critiques », 2003, textes rassemblés et présentés par François Dumont. p. 254.

qu'Irène Langlet propose comme catégorie d'analyse dans « Le recueil comme condition, ou déclaration, de littéarité : Paul Valéry et Robert Musil » :

Loin de compliquer le problème d'une poétique de l'essai [...], une réflexion sur la poétique du recueil peut être éclairante, parce qu'il apparaît bien que, dans ce cas, la mise en recueil n'est pas de l'ordre de la simple addition, mais modifie le statut des textes. La publication ne consiste pas seulement à collecter et réimprimer des pages dispersées ; en leur apposant un titre général, en faisant un livre, l'auteur *et l'éditeur* inscrivent ces pages dans un nouveau projet, qui n'est pas d'archivage mais de relance, de réorientation : nouvelle lecture, nouvel horizon d'attente¹⁵⁶.

Le recueil d'essais et celui de billets de blogue participent-ils de la même poétique ?

Si certains essais sont déjà des essais avant d'être recueillis dans un livre, ce n'est pas le cas de tous : « D'article de circonstance, discours occasionnel ou billet d'humeur, le texte accède au rang d'«essai», et la publication en recueil est non seulement le moyen, mais le geste de ce passage délicat au cours duquel l'éphémère acquiert (non sans contradiction) une stabilité textuelle¹⁵⁷. » Le billet de blogue, de son côté, est déjà complet avant d'être publié en recueil, puisqu'il fait déjà partie d'un autre type de recueil, sur le web. Il n'acquiert pas de statut particulier, du moins individuellement, par le fait d'être imprimé dans le même livre que d'autres textes. Il en perd même un, celui d'œuvre « en contexte », exactement comme l'essai : « En passant du journal ou de la revue au livre, les articles se détachent “de la circonstance particulière (événement politique, rencontre, lecture, etc.) qui les a suscités et qui risquait d'obscurcir leur autonomie comme textes” [François Ricard. « L'essai »,

¹⁵⁶ *Ibid.* p. 260.

¹⁵⁷ *Ibid.*

Études françaises, vol. 13, n^{os} 3-4, octobre 1977. p. 369]¹⁵⁸. » Dans un recueil, sans son contexte, on comprend aisément en quoi le blogue est une œuvre différente : il perd la temporalité héritée d'Internet, la plupart de ses particularités hypertextuelles, la possibilité d'être modifié à tout moment, etc. On sait qu'il arrive que l'essai subisse une transformation semblable : s'il est écrit en réaction à une situation donnée, cette situation s'éloigne dans le temps ; s'il participe à un débat de société, il est possible que ce débat ne fasse plus la manchette ; etc. L'intérêt d'une telle analogie ne réside évidemment pas dans l'état final commun des deux types de textes, mais dans la transformation similaire que tous deux subissent. Dans la mesure où l'essai et le blogue puisent leurs sujets directement dans le monde qui les entoure et que ce monde change, les sortir de leur contexte affecte ces sujets ; on l'a vu, autant le blogueur que l'essayiste se battent sans relâche pour justifier l'écriture de leurs textes, pour convaincre de leur pertinence. S'ils peuvent publier des recueils, et si ces derniers sont lus, c'est que cette mise hors-contexte leur donne une validité nouvelle : celle du livre, de l'*œuvre achevée*.

En revanche, on voit mal comment on pourrait considérer un blogue, publié uniquement sur Internet, comme une œuvre finie : plusieurs préjugés le concernant viennent de l'absence quasi totale de travail éditorial avant la publication d'un billet, ce qui implique des fautes de langue, d'abord, mais aussi le sentiment de lire un genre de brouillon, un *carnet*, sans compter la possibilité qu'a le blogueur de modifier son texte à tout moment. Édité, le blogue se défait de ce préjugé, il passe une sorte de « test de qualité » qui lui permet d'accéder au rang d'œuvre. L'essai, de son côté, est

¹⁵⁸ Laurent Mailhot. *L'essai québécois depuis 1845. Étude et anthologie*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Cahiers du Québec. Littérature », 2005. p. 16.

souvent publié d'abord dans des périodiques¹⁵⁹, parfois sous une appellation générique différente (lettre d'opinion, article, etc.). Il est alors, la plupart du temps, purgé, évalué, corrigé.

Il reste que, dans un cas comme dans l'autre, on constate que l'auteur (l'essayiste, le blogueur) sent le besoin de justifier sa pratique. Dans toutes les études portant sur l'essai consultées pour ce mémoire, un des motifs principaux (sinon le motif principal) de l'essayiste était de justifier la place de l'essai dans le paysage littéraire. Pensons à l'incipit de « Petite essayistique » d'André Belleau : « Commençons par une banalité : le romancier et le poète ne sont pas plus des écrivains de première main que l'essayiste (ou le critique)¹⁶⁰. » Quant aux blogueurs, inutile d'expliquer en quoi la mention « roman » sur la page couverture d'un recueil de blogues traduit un besoin de se justifier sur le plan littéraire. Les trois recueils de la collection « Hamac-carnets », même s'ils ont osé s'affirmer en tant que *blogues*, ont également senti le besoin de se justifier. Pierre-Léon Lalonde et Caroline Allard y sont allés de préfaces personnelles expliquant leur projet, alors que Sophie Bienvenu a demandé à David Desjardins, rédacteur en chef de *Voir Québec*, de lui écrire la sienne : « Puis il y a ces quelques rares objets de pur plaisir nés d'une imagination fertile où se mêlent réalité et fiction. Des endroits où les auteurs se contentent d'écrire pour écrire. Des blogues sur lesquels on s'attarde, en tant que lecteur, dans un mélange de culpabilité et d'attendrissement. » (David Desjardins dans LC, p. 9) Dans

¹⁵⁹ J'exclus ici les recueils d'essais inédits, qui n'ont pas, à proprement parler, de contexte d'origine, tout comme les essais qui font un livre entier, leur longueur les empêchant de passer par les mêmes médias que les essais courts et que les billets d'un blogue.

¹⁶⁰ André Belleau. « Petite essayistique », recueilli dans *Approches de l'essai. Anthologie*, Québec, Nota bene, coll. « Visées critiques », 2003, textes rassemblés et présentés par François Dumont. p. 159.

cet extrait, la gradation des appellations du blogue (*objets, endroits, blogues*) et le champ lexical de la louange (*pur plaisir, imagination fertile, attendrissement*) incitent le lecteur à laisser de côté la « culpabilité » qu'il ressentirait, semble-t-il, en lisant un recueil de billets de blogue, en l'occurrence *Lucie le chien*. Rares sont les genres (à l'exception du récit érotique, peut-être) où on tente, en préface, de désamorcer la culpabilité de la lecture. En clair, le besoin de justification inhérent au blogue ne disparaît pas lors de son édition.

Ce que le processus de mise en recueil révèle sur le blogue et l'essai est aussi la nature de fragments de ces deux formes. Sortis de leurs contextes initiaux par le recueil, on constate à quel point ils sont fragmentaires, et pas seulement au plan du recueil qui les contient, mais aussi à celui du sujet traité.

Depuis Montaigne, on répète que l'essai n'est jamais *fini* : il est l'expression d'une pensée, d'une expérience qui se poursuit bien après que le dernier mot a été écrit. Adorno a commenté cette « procédure » de l'essai dans « L'essai comme forme » :

Le malaise que cause cette procédure, le sentiment qu'on pourrait continuer ainsi indéfiniment selon son caprice, tout cela est à la fois vrai et non vrai. C'est vrai, parce que en fait l'essai ne conclut pas et que son incapacité à conclure apparaît comme une parodie de son propre *a priori* [...]. Mais ce malaise n'est pas vrai, parce que la constellation de l'essai n'est tout de même pas si arbitraire que se le figure le subjectivisme philosophique qui transporte la contrainte de la chose dans celle de l'ordre conceptuel¹⁶¹.

¹⁶¹ Theodor Adorno. « L'essai comme forme », recueilli dans *Approches de l'essai. Anthologie*, Québec, Nota bene, coll. « Visées critiques », 2003, textes rassemblés et présentés par François Dumont. p. 73.

Adorno ne nie pas qu'un essai puisse se poursuivre indéfiniment : il constate que l'expérience d'un être humain, d'un essayiste, n'est pas infinie. « Ce qui détermine l'essai, c'est l'unité de son objet en même temps que celle de la théorie et de l'expérience qui sont entrées dans l'objet¹⁶². » Les limites d'un essai sont donc relatives à l'expérience de l'« objet » (l'essayiste), ce qui fait de chaque essai un fragment *thématique* de cette expérience : par exemple, « L'essai comme forme » représente l'expérience accumulée par Theodor Adorno, complète ou fragmentaire, à propos de l'essai, au moment où il écrit. La non-fin d'un essai se situe alors dans cette *expérience* qui continue de grandir, alors que sa fin est, en fait, la *chose* figée dans le temps précis de l'écriture.

Pour rapporter au blogue cette conception de l'essai, qui me semble mettre le doigt sur ce qu'on pourrait appeler le « cadre » du genre, il convient de définir, à la manière d'Adorno, ce que seraient la « fin » et la « non-fin » d'un blogue.

L'importance énorme accordée à la narration, dans un billet de blogue, et le contexte de l'écriture de ce billet (sur le net, quotidiennement, traitant d'un sujet trivial, etc.) sont autant d'indices pointant l'*anecdote en soi* comme le moteur principal du blogue. La « fin » de cette anecdote correspondrait alors à la fin du billet. La « non-fin » d'un blogue réside dans le sujet non fini du blogueur : Pierre-Léon Lalonde est toujours chauffeur de taxi, de nuit, à Montréal ; Caroline Allard est toujours mère de deux filles. Cette non-fin est néanmoins relative : comme un blogue est constitué d'anecdotes, il suffit de « passer à autre chose », comme on dit. Et si la mère indigne cessait d'être indigne ? Et si Lucie le chien changeait de maîtresse ? Et si Miss Miller arrêtaient de suivre le hockey ? Dans l'absolu, le blogue a une fin, parce

¹⁶² *Ibid.*

qu'il n'est pas une pensée, une réflexion comme l'est l'essai, mais bien une anecdote, une histoire qu'on raconte. L'essai, dans l'absolu, n'a pas de fin : l'expérience continue, elle fait évoluer sans relâche l'essayiste. Pour le dire simplement : l'objet d'un essai (l'essayiste lui-même) est non fini, celui d'un blogue (l'anecdote) est fini.

Le destinataire de l'essai

Chaque théoricien ou essayiste dont le texte a été recueilli par François Dumont dans *Approches de l'essai* explicite un ou plusieurs « discours essayistiques » différents. Tantôt, l'essai est exclusivement consacré à d'autres formes d'art, tantôt il s'approche du discours philosophique, tantôt il peut être carrément scientifique. Or un aspect de l'essai semble faire consensus (dans la mesure où les théoriciens qui ne le défendent pas ne le nient pas) : l'essai s'adresse, explicitement la plupart du temps, à un destinataire précis.

On voit tout de suite quel genre de relation l'essai, sous cet angle, peut avoir avec le blogue, lui-même motivé en grande partie par son lectorat : l'essai, s'il était pratiqué sur Internet, parce qu'il repose déjà sur une relation privilégiée avec son lecteur, serait susceptible de développer un paratexte semblable à celui du blogue (commentaires, hyperliens, etc.). Il faut cependant définir cette « relation » entre l'essayiste et son destinataire afin de la comparer à celle, active, *réactive*, entre le blogueur et ses lecteurs.

Selon Jean Terrasse, l'appel au lecteur, dans l'essai, est fortement rhétorique :

Bien plus nombreuses sont les formes d'essais centrées sur le destinataire. Elles multiplient les procédés relevant de la fonction conative du langage. L'écrivain ne nie plus qu'il s'adresse à un lecteur. Ce lecteur, il l'interpelle, le prend à témoin, l'exhorte à partager sa vision des choses. [...] En même temps qu'il prétend dévoiler le réel, l'essayiste nous demande de prendre position¹⁶³.

¹⁶³ Jean Terrasse. « L'essai ou le pouvoir des mythes », recueilli dans *Approches de l'essai. Anthologie*, Québec, Nota bene, coll. « Visées critiques », 2003, textes rassemblés et présentés par François Dumont. p. 112-113.

Un tel appel au lecteur se distingue sensiblement du dialogue établi entre le blogueur et ses lecteurs/commentateurs. Dans l'essai, il n'y a ni réponse, ni rétractation à la suite d'un commentaire négatif. Les réactions à un essai sont *anticipées* par l'essayiste et son art du dialogue avec le destinataire ne sort pas de son propre texte : il doit prévoir les réactions de son lecteur s'il veut y répondre.

On peut toutefois constater des similitudes d'un autre genre en comparant le blogue avec une forme d'essai plus introspective comme celle que pratiquait Virginia Wolf et que R. Lane Kauffmann met en perspective dans « La voie diagonale de l'essai : une méthode sans méthode » :

Le dialogue de l'essayiste avec le monde ne s'écoulait plus aussi facilement à travers le filtre de la prose de l'auteur, comme chez Montaigne. Un diagnostic plus complet aurait à tenir compte, non seulement des servitudes que comporte le fait d'écrire pour un public, mais encore des habitudes de lecture et des exigences de ce public¹⁶⁴.

Pour bien des textes, cela semble une banalité de dire qu'ils ont été influencés par leur public-cible, mais pour des essais qui se disent « introspectifs », donc centrés sur l'auteur, cela est moins évident. Il faut croire en un certain conditionnement social de la pensée et ignorer l'essayiste quand il affirme n'écrire que pour lui-même, sans se soucier de ce que les gens penseront de son texte. Une telle relation avec son lectorat fait un pont certain entre l'essai et le blogue. Les lecteurs visitent les blogues, achètent les recueils de billets de blogue pour lire des anecdotes précises, encadrées par un thème affiché clairement (le titre d'un blogue peut apparaître quatre fois à

¹⁶⁴ R. Lane Kauffmann. « La voie diagonale de l'essai : une méthode sans méthode », recueilli dans *Approches de l'essai. Anthologie*, Québec, Nota bene, coll. « Visées critiques », 2003, textes rassemblés et présentés par François Dumont. p. 194.

l'écran). Les blogueurs, en conséquence, doivent tenir compte de leurs visiteurs lorsqu'ils écrivent.

L'influence du public sur un essai introspectif, bien que réelle, ne se mesure pas : généralement, elle n'apparaît pas explicitement dans le texte, ou même dans le paratexte. L'influence des internautes sur un blogue, au contraire, est affichée par l'intervention continuelle de ses lecteurs. Ces deux influences suivent des chemins si différents qu'il serait surprenant de les voir aboutir, en bout de ligne, à un résultat similaire. L'aspect « dialogique » de l'essai ne permet pas d'englober ce dernier genre et le blogue sous la même bannière.

Au final, La différence principale entre les destinataires de l'essai et ceux du blogue est la présence de ceux-ci dans l'œuvre (bloguesque) qui leur est destinée. L'essayiste s'adresse à quelqu'un ; le blogueur, à quelqu'un qui lui répond.

Bien que le blogue présente quelques éléments similaires à l'essai (notamment la réflexion sur le monde, l'écriture à partir de l'expérience, les références au contexte extérieur au moment de l'écriture), il est évident qu'il s'agit de deux formes différentes. Premièrement, les sujets traités dans un essai sont généralement plus intellectualisés que ceux traités dans les blogues étudiés ici, ce qui est possiblement causé par la culture « en ligne » (instantanée, globale, dialogique) de l'écriture des blogues. En outre, même si ces deux types de discours sont tirés d'une expérience personnelle de l'auteur, l'essayiste écrit cette expérience *après* l'avoir vécue, assimilée, réfléchie, alors que le blogueur en fait état pendant qu'il l'acquiert. Aussi, si l'une et l'autre de ces formes sont incomplètes, non finies, elles le sont différemment : l'essai au plan du fond (l'expérience humaine continue sans cesse), le blogue au plan de la forme sur le web (il est sans cesse modulable). Finalement, le blogueur entretient un dialogue explicite, presque en temps réel, avec son destinataire, ce que le support papier de l'essai ne permet pas.

CONCLUSION

À la lumière de la présente étude, on constate que le blogue présente plusieurs caractéristiques qui le distinguent du journal intime et de l'essai.

Internet, d'abord, marque ce nouveau genre de plusieurs façons. L'hypertexte ajoute à la lecture linéaire des billets publiés périodiquement une lecture tabulaire des archives. Les communautés de blogueurs jouent un rôle prépondérant dans le contenu d'un blogue grâce aux commentaires et aux « tags », entre autres choses. On observe également que le rythme d'un blogue est rapide : il est constitué de billets généralement courts.

Lorsqu'un blogue est imprimé, comme c'est le cas des trois blogues publiés aux Éditions du Septentrion, on sent une volonté ferme d'être en continuité avec sa version numérique. Cela est remarquable par la présence d'images qui entrecoupent le texte et par des choix défiant parfois la logique même du livre, comme l'ordre achronologique que Pierre-Léon Lalonde a choisi pour disposer ses billets dans son livre *Un taxi la nuit* ou les menus représentant les « catégories » d'un blogue, présents au début de chaque billet de la version papier des *Chroniques d'une mère indigne* de Caroline Allard.

Cependant, certaines caractéristiques du blogue en ligne se perdent lors de son édition. D'abord, la mise en page spécifique à chaque blogue (les couleurs, le paratexte) est évacuée au profit d'une infographie normative. Ensuite, la plupart des éléments relevant de l'intermédialité (l'audio et la vidéo, principalement) sont intransmissibles par le livre conventionnel. Enfin, l'impression d'un blogue ne rend

pas compte de la *performance* du blogueur, de son écriture au jour le jour, qui peut être commentée, modifiée, supprimée.

Que le blogue soit présenté sur le web ou dans un livre, certains éléments s'imposent comme caractéristiques du genre : il fonctionne essentiellement à partir d'*anecdotes* qui tournent autour d'un *thème* central, défini par un blogueur qui se met en scène en tant que *personnage*.

Ces caractéristiques spécifiques du blogue permettent de le comparer à deux genres qui lui ressemblent : le journal intime et l'essai.

Certains (Philippe Lejeune et Catherine Bogaert en tête) semblent croire que le blogue serait le prolongement numérique du journal intime. Il est vrai que, dans les deux cas, l'intimité de l'auteur est largement compromise par la publication (possible dans le cas du journal, immédiate dans le cas du blogue). En outre, ces deux discours sont motivés par les détails du quotidien. Qui plus est, la publication d'un journal intime fait perdre autant de la spontanéité du diariste que l'édition d'un blogue fait perdre de la performance du blogueur.

Néanmoins, plusieurs éléments permettent de distinguer ces deux discours. Tout d'abord, un journal est souvent publié longtemps après avoir été écrit, alors que le blogue, parce qu'il est publié en ligne au fur et à mesure de son écriture, suppose un contact avec le public beaucoup plus tôt. Cela oblige le blogueur à traiter certains sujets différemment. En outre, alors que le diariste écrit son journal essentiellement en retrait du monde, le blogueur se nourrit des relations sociales que son blogue lui permet de tisser. Cela occasionne une certaine correspondance entre les blogues, qui

se répondent, autant par des hyperliens les liant entre eux que par les commentaires laissés par les blogueurs sur les blogues amis. De plus, la présence d'un thème fort dans le blogue (accentuée lors de la publication papier) se compare mal à ce qu'on retrouve dans le journal intime, qui plonge généralement dans le quotidien sans distinction des sujets abordés. Cela est probablement causé par le fait que le diariste est, la plupart du temps, connu d'avance par son lecteur, et l'intérêt de la lecture d'un journal réside dans cette reconnaissance, alors que le blogueur est bien souvent un parfait inconnu qui doit justifier la pertinence de ce qu'il publie. Pour ce faire, il se crée un personnage qu'il explicite, contrairement au diariste dont le personnage est plus souvent implicite, peut-être parce que le « je » qui l'exprime est beaucoup plus intériorisé que celui du blogueur. Finalement, le journal intime est réputé s'écrire lentement, avec un bon nombre de retours sur les événements antérieurs ; il passe pour être un exercice de mémoire. Le blogue, de son côté, est écrit au rythme effréné d'Internet, tellement que les blogueurs avertissent leur public de leurs absences prolongées et s'en excusent.

Bref, le blogue est différent du journal intime à plusieurs points de vue, les plus importants étant le thème développé dans le blogue et le personnage que le blogueur construit. Ce que ces deux discours ont en commun ne suffit pas à les rassembler dans une même catégorie générique.

L'essai présente, lui aussi, plusieurs caractéristiques similaires au blogue. Tous deux sont encadrés par un thème précis et le recueil d'essais, souvent composé de plusieurs « fragments » réunis autour d'une idée rassembleuse, fait penser au recueil de billets de blogue.

Cependant, l'analyse de ces deux genres révèle elle aussi plusieurs différences. Pour commencer, le principe même d'« essayer » sa pensée sied mal au blogue. Où l'essayiste laisse le fil sinueux de sa réflexion guider sa plume, le blogueur recherche la précision et la concision d'une idée. Il est un spécialiste qui rapporte, anecdote par anecdote, les observations qu'il fait sur le monde, presque en temps réel. L'essayiste, quant à lui, écrit à partir des expériences qu'il a accumulées, ce que le blogueur n'a pas le temps de faire. Ce dernier observe le monde qu'il voit, son sujet est extérieur à lui, alors que le sujet – intérieur – de l'essayiste, c'est l'essayiste qui réfléchit sur le monde. En outre, lorsque ce dernier prend en compte son destinataire, il le fait généralement de façon implicite, alors que le blogueur dialogue avec le sien, principalement grâce aux commentaires, qu'ils soient lisibles sur le web ou retenus lors de l'impression d'un recueil. L'influence des lecteurs d'un blogue est explicite, ce qui ne peut être vrai pour l'essai.

De telles observations montrent que le blogue ne peut être considéré comme un type d'essai. D'abord, son caractère fortement anecdotique lui confère une visée plus narrative. Ensuite, un blogueur ne réfléchit pas sur le monde de la même manière qu'un essayiste : Internet – sa vitesse, ses communautés – l'en empêche.

Le blogue est un genre à part entière, tout jeune, qui se distingue suffisamment du journal intime et de l'essai pour être étudié avec des outils spécifiques. Ainsi, l'analyse d'un blogue, tel que Caroline Allard, Pierre-Léon Lalonde et Sophie Bienvenu en ont défini l'usage dans leurs recueils, devra couvrir quatre grands axes : le thème central du blogue ; le personnage créé et joué par le

blogueur ; les anecdotes comme moteur de l'écriture ; le paratexte web (la communauté, l'intermédialité, l'hypertexte).

Dans un monde où des concepts comme les droits d'auteur et la propriété intellectuelle sont remis en question, notamment par le téléchargement illégal et les bibliothèques numériques, le blogue fait figure du parfait hybride entre ce que le commerce des discours est et ce qu'il est en train devenir, entre la lecture linéaire et la lecture tabulaire, entre l'idée qu'on se fait de la littérature depuis des siècles et celle que nos enfants s'en feront.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus primaire

Allard, Caroline. *Les chroniques d'une mère indigne*, Québec, Éditions du Septentrion, coll. « Hamac-carnets », 2007.

Allard, Caroline. *Les chroniques d'une mère indigne*,
< <http://www.trashindigne.blogspot.com/> >.

Allard, Caroline. *Chroniques d'une mère indigne*, < <http://www.mereindigne.com/> >.

Lalonde, Pierre-Léon. *Un taxi la nuit*, Québec, Éditions du Septentrion, coll. « Hamac-carnets », 2007.

Lalonde, Pierre-Léon. *Un taxi la nuit*, < <http://taxidenuit.blogspot.com/> >.

Bienvenu, Sophie. *Lucie le chien*, Québec, Éditions du Septentrion, coll. « Hamac-carnets », 2007.

Corpus secondaire

1. Blogues (sur le web)

Allard, Caroline. *Chroniques d'une mère indigne*,
< <http://mereindigne.blogspot.com/> >.

André-Anne. *La célibataire urbaine*, < <http://celibataire-urbaine.com/> >.

Boisclair, André. < <http://boisclair.blogspot.com/> >¹⁶⁵.

Jasmin, Claude. *Poing comme net*, < <http://www.claudejasmin.com/> >.

Mabanckou, Alain. *Le crédit a voyagé*, < <http://www.lecreditavoyage.com/> >.

¹⁶⁵ Blogue aujourd'hui disparu.

Miller, Miss. *Le hockey pour les filles*,
< <http://lehockeypourlesfilles.wordpress.com/> >.

Mistral, Christian. *Vacuum II : Scrapbook*,
< <http://vacuum2scrapbook.blogspot.com/> >.

Seraiooco, Nadia. *Chez Nadia*, < <http://www.cheznadia.com/> >.

Vastel, Michel. *Le blogue de Michel Vastel*, < <http://blogues.lactualite.com/vastel/> >.

Chroniques blondes, < <http://www.chroniquesblondes.com/> >.

Le blog de mère indigne, < <http://mereindigne.over-blog.com/> >¹⁶⁶.

Les chroniques d'une infirmière, < <http://chroniquesinfirmiere.wordpress.com/> >.

La fêlée. *Juste un peu frustrée*, < <http://justeunpeufrustree.wordpress.com/> >.

2. Blogues (imprimés)

Allard, Caroline. *Les chroniques d'une mère indigne, T-II*, Québec, Éditions du Septentrion, coll. « Hamac-carnets », 2009.

BLANCHETTE, Josée. *Je ne suis plus une oie blanche. Pages de blogue*, Montréal, Éditions Flammarion Québec, 2009.

Lalonde, Pierre-Léon. *Un taxi la nuit, T-II*, Québec, Éditions du Septentrion, coll. « Hamac-carnets », 2009.

Mistral, Christian. *Vacuum*, Montréal, Éditions Boréal, coll. « Boréal compact », 2006.

ROUSSY, Maxime et LARIVIÈRE, Marie-Ève. *Le blogue de Namasté*, Le Gardeur, Éditions Marée Haute, 2008.

Le blog de Max, Paris, Éditions Robert Laffont, 2005.

3. Journaux intimes

¹⁶⁶ L'auteure de ce blogue est une autre mère indigne que Caroline Allard.

Aquin, Hubert. *Journal. 1948-1971*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1992.

Giroud, Françoise. *Journal d'une Parisienne*, Paris, Seuil, 1994.

Roy, Claude. *Chemins croisés. 1994-1995*, Paris, Gallimard, 1997.

Ouvrages de référence

Angenot, Marc. *La parole pamphlétaire*, Paris, Éditions Payot et Rivages, 1995.

Combe, Dominique. *Les genres littéraires*, Paris, Éditions Hachette, coll. « Contours littéraires », 1992.

Didier, Béatrice. *Le journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Littératures modernes », 1976.

Kundera, Milan. *Le livre du rire et de l'oubli*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1985.

Lejeune, Philippe et Bogaert, Catherine. *Le journal intime Histoire et anthologie*, Paris, Éditions Textuel, 2006.

Mailhot, Laurent. *L'essai québécois depuis 1845. Étude et anthologie*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Cahiers du Québec. Littérature », 2005.

Melançon, Benoît. « Le cabinet des curiosités épistolaires », *Revue de l'AIRE* (Association interdisciplinaire de recherche sur l'épistolaire, Paris), 25-26, hiver 2000, p. 29-32.

Vandendorpe, Christian. *Du papyrus à l'hypertexte. Essai sur les mutations du texte et de la lecture*, Montréal, Boréal, 1999.

Approches de l'essai. Anthologie, Québec, Nota bene, coll. « Visées critiques », 2003, textes rassemblés et présentés par François Dumont.